

# LA CHANSON D'ALBERTINE

---

SÉBASTIEN WEBER

*2014*



# LA CHANSON D'ALBERTINE



## PERSONNAGES

---

JOSÉPHINE PARNAUD-LAGADÈRE, *reine de l'empire*  
*industriel Parnaud-Lagadère*

CHARLES PARNAUD-LAGADÈRE, *fil de Joséphine, héritier en attente*

MARCELINE PARNAUD-LAGADÈRE, *née Pochat, épouse de Charles*

JEANNE, *cuisinière de la maison*

FLIPOTE, *main forte de la cuisinière*

CÉLESTIN PONTTHONNEX, *banquier genevois, ami de Charles*

SÉRAPHIN BOUCKENOOGHE, *Belge flamand, ami de Charles*

M<sup>ME</sup> TITI, *mère maquerelle*

PAULETTE, *pensionnaire de l'établissement de M<sup>me</sup> Titi*

ALBERTINE, *infirmière domestiquée*

OCTAVE, *déserteur, amant d'Albertine*

GEORGETTE DE PANAFIEU, *veuve de guerre*

D<sup>R</sup> HECTOR GOBINEL, *médecin de la famille Parnaud-Lagadère*

L'ABBÉ RATRAC, *aumônier militaire, démobilisé pour blessures diverses*



# ACTE I

## SCÈNE 1

*Charles, le D<sup>r</sup> Gobinel, une domestique et Joséphine. Dans la dernière année de la Grande Guerre, dans la maison des Parnaud-Lagadère. Charles Parnaud-Lagadère fait les cent pas nerveusement. Entre le D<sup>r</sup> Gobinel.*

CHARLES. – Alors, docteur ? Comment va-t-elle ?

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Ah, regardez-le, comme il est inquiet. Rassurez-vous : comme un charme !

CHARLES. – Ah bon ? Rien ? Pas le moindre... petit... ? Non ?

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Votre mère est un roc, M. Parnaud, comme tous les Lagadère du reste. C'est d'ailleurs exceptionnel, une vitalité pareille à son âge — quatre-vingt dix-huit ans !

CHARLES. – Quatre-vingt dix-neuf.

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Quatre-vingt dix-neuf ans ! Ah, bien sûr, elle ne pourra plus gambader comme avant, c'est tout de même une mauvaise chute qu'elle a fait là.

CHARLES. – Trente-deux marches.

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Un fauteuil s'impose. Et une infirmière, pour ses soins quotidiens. Mais je vous assure que vous fêterez ses cent ans dans la joie et l'allégresse.

CHARLES. – Mais la tête ? Rien à la tête ? Trente-deux marches, la tête la première !

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Il y a un bon dieu pour les femmes de sa trempe. Le choc a été violent, certes, mais il n'a en rien entamé sa vivacité d'esprit. Elle demandait à l'instant des nouvelles de l'usine. Bon, je me sauve, j'ai une petite expérience sur le feu. Figurez-vous que je suis en train de mettre au point une invention révolutionnaire. Je dois dire que les premiers résultats sont tout à fait remarquables et je suis certain, M. Parnaud, que cela pourrait intéresser...

CHARLES. – Oui, oui, bon, merci, docteur, merci...

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Bon, très bien, très bien. Je vous laisse. Les petits pensionnaires de l'hospice m'attendent. Et puis soyez tranquille, n'est-ce pas ? Elle est tirée d'affaire. (*En aparté.*) Je serais à votre place, M. Parnaud, je me séparerais de cette domestique. On ne laisse pas traîner un seau d'eau savonneuse en haut d'un escalier...

CHARLES. – Oui, bien sûr... Merci, docteur.

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Remettez-vous, M. Parnaud. Tout va bien ! À bientôt.

CHARLES. – Oui, hum hum, c'est ça. (*Le médecin sort.*) Hélas, hélas, hélas ! Mais cela n'en finira donc jamais ? Ah, la vieille... humpf !

*On entend des coups de canne depuis les coulisses.*

JOSÉPHINE. – Charles ! Charles, mon petit !



CHARLES. – J'arrive, Maman, j'arrive! (*Rapidement, il s'approche de la domestique et lui compte des billets. La domestique garde la main tendue. Charles doit rajouter des billets. La domestique sort, une petite valise à la main et sans saluer. À voix basse.*) Trente-deux marches! Trente-deux... (*Voix normale.*) J'arrive, j'arrive!

*Charles sort. Depuis les coulisses.*

JOSÉPHINE. – Où est-ce que tu étais encore? Il me faut un fauteuil avec des roulettes. Fais-en dessiner un par les ingénieurs de l'usine. Vois avec Legrand, il est très bien, Legrand. Et puis il faudra demander à Sainte Marthe qu'ils nous envoient une infirmière. Qu'elle sache faire le service et le ménage aussi — on ne va pas commencer à payer les gens à ne rien faire. Une pas trop jolie, hein? Je te connais : pisse-au-lit et tire-au-trou. Ah, et puis non. Je verrai ça avec le D<sup>r</sup> Gobinel. Si! Ne proteste pas, c'est comme ça. Tu me l'engrosserais ou pis encore. Gobinel n'a aucun goût pour la chose. Il n'y a qu'à voir sa femme. Tais-toi. Apporte-moi plutôt le livret de cette gourde qui a laissé du savon noir en haut des escaliers. Elle aurait voulu me tuer, elle ne s'y serait pas prise autrement. (*Un temps.*) Je vais lui soigner ses références, moi! Et pas un centime d'indemnité! Le fauteuil doit être prêt au plus vite. Je tiens à assister au conseil d'administration de la rentrée. Et non, tu n'iras pas tout seul. Je sais que tu y tiens, mais tu n'es pas encore prêt. Taratata, pas un mot! Tu n'es pas encore prêt. En revanche, je n'ai pas d'autre choix, tu seras mes yeux et mes oreilles aux ateliers. Nos nouveaux modèles de canons, c'est l'avenir. Je vais devoir te faire confiance. Dieu sait qu'il m'en coûte, mais je n'ai pas le choix. Des événements extraordinaires se préparent, Charles, et nos canons seront décisifs. Le ministre

m'a télégraphié dans ce sens. C'est notre avenir, c'est l'avenir de la France. Ne me déçois, mon petit, ne me déçois pas... Quand je pense que tu as mouillé ton lit jusqu'à seize ans ! Ah, pauvre de moi !

## SCÈNE 2

*Le lendemain, dans le cabinet du D<sup>r</sup> Gobinel.*

D<sup>R</sup> GOBINEL, à *Albertine qui frappe à la porte.* – Entrez. (*Entre Albertine.*) Ah, mademoiselle. Entrez, entrez, entrez, entrez. Asseyez-vous, voilà, prenez place. (*Un temps.*) Les Parnaud-Lagadère ?

*Un temps.*

ALBERTINE. – Oui, docteur ?

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Ça vous dit quelque chose ? Les Parnaud-Lagadère ?

ALBERTINE. – Les canons ?

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Les canons, les hauts-fourneaux, la sidérurgie, la chimie, oui, tout cela. La clef de voûte de notre armement, le fleuron de notre industrie. M<sup>me</sup> Lagadère a fait hier une chute terrible — que du reste je ne m'explique pas, mais qu'importe. Elle me fait demander ce matin une infirmière pour ses soins. Trois fois rien, vraiment, renouveler son bandage, la préserver du froid, et cætera, et cætera. Mais j'ai besoin de quelqu'un de confiance, et c'est à vous que j'ai pensé, mademoiselle.

*Un temps.*

ALBERTINE. – Merci, docteur.

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Ne me remerciez pas. Remerciez votre crâne.

ALBERTINE. – Mon crâne, docteur ?

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Il est parfait. Du point de vue phrénologique, votre crâne est rigoureusement parfait. Je pratique la cranioscopie à mes heures perdues, et j'ai rarement observé des globes frontaux aussi moralement satisfaisants que les vôtres. Vous vivez seule ?

*Gobinel se lève et se met à observer le crâne d'Albertine.*

ALBERTINE. – Avec ma cousine, docteur.

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Bien. Vous ne voyez donc pas d'inconvénient à vous absenter quelques semaines ? M<sup>me</sup> Lagadère est très exigeante et elle vous veut à son service vingt-quatre heures sur vingt-quatre. (*À propos du crâne.*) Magnifique, splendide... L'arrogance à son plus bas niveau... Pas de ruse, aucune adresse...

ALBERTINE. – Pardon, docteur ?

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Superbe, superbe ! (*Appuyant une zone du crâne d'Albertine.*) Vous éprouvez quelque chose si j'appuie ici ?

ALBERTINE. – Votre doigt, docteur.

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Rien d'autre ? Aucun frémissement ? Aucun frisson ?

ALBERTINE. – Non, docteur.

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Grandiose. Vous allez aller préparer quelques affaires et on vous emmènera en auto chez les Parnaud-Lagadère, c'est à quelques kilomètres. Votre bosse d'amativité est tout

simplement inexistante. Aussi plate que celles de la vanité et de la cupidité. C'est extraordinaire. Quant à celle de l'alimentarité...

ALBERTINE. – Docteur...

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Oui? Oui?...

ALBERTINE. – Docteur, vous me chatouillez.

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Ah? Ah, je vous chatouille? Ici, là?

ALBERTINE. – Oui, docteur.

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Là? Ha ha ha, vous êtes gourmande! Vous êtes gourmande — personne n'est tout à fait parfait! Pêché véniel. Aucune importance. (*Il reprend sa place au bureau.*) Bon, c'est entendu?

ALBERTINE. – Oui, docteur.

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Fort bien, fort bien. Bon, écoutez-moi, mademoiselle. Je vous parle en toute franchise. Je sais que je peux vous faire confiance, votre carnivorité — (*— montrant une zone à l'arrière de son propre crâne —*) ici, là, voyez? — est nulle. C'est une mission de la plus haute importance. Je dois gagner M<sup>me</sup> Lagadère à la cause de mes recherches. Je compte sur vous. Vous me la bichonnez, vous me la maintenez en éveil, alerte, vive. D'accord?

ALBERTINE. – Oui, docteur.

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Bien. Bien, bien. Bien, formidable. Allez. Allez préparer vos affaires. Joseph vous conduira dès que vous serez prête. Ah, et vous donnerez chaque jour trois cuillerées de ce sirop à M<sup>me</sup> Lagadère. N'oubliez pas. C'est un fortifiant intellectuel de mon invention. Elle a besoin de toutes ses facultés.

ALBERTINE. – Oui, docteur.

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Merci, mademoiselle. Merci.

ALBERTINE. – Au revoir, docteur.

### SCÈNE 3

*Quelques jours plus tard. En Sologne, une cabane de chasse luxueuse. Entrent Charles, Célestin et Séraphin en habits de chasse, portant des fusils. Séraphin jette du gibier sur la table.*

SÉRAPHIN, *fort accent flamand*. – Pan! Pan! Pan! Ha ha ha! Comme je l'ai eu, ce faisan! En plein envol! Magnifique! Ah, si j'avais l'âge, dans cette guerre je ferais un combattant redoutable. Pan! Pan! Argh...

CÉLESTIN, *fort accent suisse, se débarrassant de sa tenue de chasse*. – Et dans quel camp serais-tu?

SÉRAPHIN. – Ah, qu'importe! L'un ou l'autre. Voyons... Ici, je suis réfugié belge. Ça a quelques avantages... La commisération des femmes... La sympathie des hommes... Là-bas, je suis un honnête marchand de charbon contraint de commercer avec les Prussiens.

CÉLESTIN, *préparant des boissons*. – Ha ha ha! Un honnête marchand de charbon! N'es-tu pas le beau-frère du général Fürhompfergeist, chef des services secrets du Kaiser?

SÉRAPHIN. – J'ai désapprouvé le choix de ma sœur. Avec la dernière énergie. Discrètement, mais avec énergie.

CÉLESTIN. – Ha ha ha ! (*Mimant de trinquer, chuchotant.*) « Je condamne fermement... »

SÉRAPHIN. – Tu peux rire, toi, coquin de Suisse. Rien que votre drapeau, c'est : « Le sang des autres, on fait une croix dessus. » Banquier, va !

CÉLESTIN. – Tu t'adresses à un honorable membre de la Croix-Rouge, figure-toi.

SÉRAPHIN. – Eh bien, parfait. Superposez les deux drapeaux, ça fait du sang sur du sang, c'est encore mieux... Et puis, hé, regarde-moi bien : tu n'es membre de la Croix-Rouge que pour pouvoir continuer de circuler d'un pays à l'autre. Les affaires ne s'arrêtent jamais, hein ?

CÉLESTIN. – Pecunia nervus belli, mon cher ami. Charles ! Allons, Charles, viens trinquer, c'était une belle chasse.

SÉRAPHIN. – Notre ami n'est pas dans son assiette. Charles ! Viens. Buvons.

CÉLESTIN. – Santé !

*Ils trinquent. Un temps.*

SÉRAPHIN. – Charles, écoute... Ça n'a pas marché cette fois-ci, mais la prochaine fois, ça marchera. Rappelle-toi ce tigre, au Congo. Une traque de huit jours. Sept porteurs morts d'épuisement. Et tu l'as eu ! Bang !

CHARLES. – Ma mère est plus rusée qu'un tigre. Et plus féroce. Et plus solide aussi. Vous la verriez dans son fauteuil, on dirait une automobile.

CÉLESTIN. – Elle ne vivra pas toujours...

CHARLES. – Je me le demande... Cent ans le mois prochain...

CÉLESTIN. – Songe que cette guerre rapporte chaque jour à ta famille des sommes colossales. Tu vas devenir fabuleusement riche. Comme personne ne l'a jamais été. Et crois-moi, je m'y connais.

CHARLES. – Pff! Elle garde tout. Elle m'a nommé responsable des ateliers! Responsable des ateliers, moi... Je touche à peine mille francs par mois. Les ingénieurs ricanent dans mon dos. Pour un peu, ils me tutoieraient. Il a fallu que je la supplie de m'octroyer l'argent de cette chasse. L'argent de mon propre père!

*Un temps. Ils boivent.*

CÉLESTIN. – Si c'est l'argent, il y a bien une idée...

SÉRAPHIN. – Oh, oh, oh! Voilà le banquier qui pointe son bout du nez.

CÉLESTIN. – En tant que responsable des ateliers, tu as accès aux plans?

CHARLES. – J'ai même mon mot à dire sur eux. Tenez, ce fusil à répétition, eh bien, je...

CÉLESTIN. – Et toi, Séraphin, tu dînes toujours avec ton beau-frère, le général Fürhompfergeist?

SÉRAPHIN. – Quand je suis en Belgique, oui, bien obligé. La famille...

CHARLES. – Où veux-tu en venir, Célestin? (*Un temps. Comprendant la proposition de Célestin.*) Non? Non! Ah, non, non, je ne peux pas!

SÉRAPHIN, *comprendant à son tour, ravi.* – Oh, le Suisse!

CÉLESTIN. – Je dis ça... Ça arrangerait tout le monde...

SÉRAPHIN, à Célestin. – Et toi aussi par la même occasion !

CHARLES. – Mais c'est de la trahison, Célestin ! Je ne peux pas ! Je ne suis pas Dreyfus !

SÉRAPHIN. – Je te l'ai déjà dit, Charles : ils n'ont jamais entendu parler de votre Dreyfus, en Allemagne, et je le tiens de mon beau-frère. Ils ont déjà fort à faire avec leurs propres « Juden ».

CHARLES, à Séraphin. – Qu'importe. (À Célestin.) Tu me demandes de trahir ma patrie.

CÉLESTIN. – Je ne te demande rien. Je propose une solution simple pour résoudre tes problèmes de liquidités. Tu as quelques dettes çà et là, je crois... Aimer la vie coûte cher...

CHARLES. – Jamais ! Tu m'entends ? Jamais !

CÉLESTIN. – Comme tu voudras, comme tu voudras...

#### SCÈNE 4

*Quelques jours plus tard. Joséphine avec Albertine. Joséphine compulse un livre de comptabilité. Albertine la soigne.*

JOSÉPHINE. – Dieu me pardonne, cette guerre est une bénédiction, un vrai cadeau du ciel. (Albertine lui fait boire un sirop.) Pouah ! Ce sirop sent le purin. Gobinel a mis autant de soin à composer sa potion qu'à choisir sa femme. Donnez-moi mon verre. Pas trop, là, merci. Vous connaissez sa femme ?

ALBERTINE. – Non, madame.



JOSÉPHINE. – Une chèvre. Pouah! (*Replongeant dans son livre de comptabilité.*) Ah, les affaires n'ont jamais été si florissantes. Que ces crétins s'entretuent! Les hommes sont comme ça, ils s'épanouissent dans la guerre. Ça doit avoir un rapport avec ce qui leur pend entre les jambes. Ça a même l'air de faire du bien à mon andouille de fils. Il ne démérite pas. Depuis qu'il est revenu de sa chasse, il a quelque chose de changé. Vous ne trouvez pas qu'il a l'air moins empoté ces derniers temps?

ALBERTINE. – Je ne sais pas, madame.

JOSÉPHINE. – Évidemment. Vous ne savez jamais rien, vous. Vous me faites penser à ce personnage de livre pour enfants, cette bonniche idiote, comment s'appelle-t-elle déjà? Filassine? Patassine?

ALBERTINE. – Bécassine, madame.

JOSÉPHINE. – Bécassine! La charmante gourde! Vous n'êtes pas Bretonne, au moins? D'où êtes-vous, déjà?

ALBERTINE. – Du Poitou, madame.

JOSÉPHINE. – C'est ça. Quelle infamie, le Poitou! Pire que la Bretagne. Des alcooliques, des éleveurs de chèvres, des rebouteux, des catholiques. Répugnant! Et puis j'avais demandé un laideron... Vous êtes beaucoup trop jolie pour un laideron du Poitou. La guerre impose des sacrifices, je suppose. Mon gros benêt de fils ne vous court pas après au moins? Savez-vous qu'il a pissé au lit jusqu'à seize ans? Vous ne voudriez pas qu'il vous plante son machin pisseux dans la culotte? Il ferait beau voir! Je ne sais pas combien de bâtards il a pu semer, mais je vous préviens qu'avec moi, ça ne prend pas. La fortune des Parnaud-Lagadère ne s'éparpillera pas. Tenez-vous le pour dit. (*Albertine lui fait*

*boire une autre cuillère de sirop.)* Pouah ! Mon verre. Pas trop, là, merci. De toute manière, il ne doit pas savoir s'en servir ou alors c'est que ma grosse idiote de bru est stérile comme un mulet. Une fille Pochat, pourtant... Une dote d'un million et pas moyen de pondre un héritier, quel gâchis. Et maintenant, à leur âge... Mais bon, cette dondon a eu du génie avec son comité des veuves de guerre, là... Comment est-ce qu'elle appelle cela déjà ?

ALBERTINE. – Le Comité de la Veuve Française, madame.

JOSÉPHINE. – Hum... (*Désignant son livre de comptes.*) Notez mille francs pour ma grosse bru et son comité. (*Replongée dans le livre.*) Une bénédiction, un vrai cadeau du ciel ! Six cent mille obus rien qu'en février. Encore un an à cette allure et nous serons plus riches que Citroën.

ALBERTINE. – C'est l'heure de votre bain, madame.

JOSÉPHINE. – N'oubliez pas la bouteille, Bécassine.

ALBERTINE. – Oui, madame. Albertine, madame.

JOSÉPHINE. – Albertine, Bécassine, Poitou, Bretagne, c'est du pareil au même. Des catholiques alcooliques. Des éleveurs de chèvres. N'oubliez pas la bouteille.

ALBERTINE. – Oui, madame.

## SCÈNE 5

*Le même jour. M<sup>me</sup> Titi et Paulette dans le bureau de la maison close, où M<sup>me</sup> Titi fait ses comptes. M<sup>me</sup> Titi est préoccupée ; Paulette essaye des tenues.*

PAULETTE. – Ah, ce que je serais chic, en deuil ! Le noir, y a pas plus élégant. Coco, elle veut toujours que je porte du rose, du saumon, mais moi, je trouve que ça fait ton sur ton, ça retire du mystère. C'est pas vrai ce que j'en dis, M<sup>me</sup> Titi ? C'est vous qui m'avez appris ça, le mystère, l'élégance... Sans vous, je serais encore dans la rue, tiens. (*Un temps.*) Et avec la voilette... (*Elle la met.*) Cette classe ! Je suis sûre que ça plairait à certains... Le Colonel, tiens... Ça le botterait, le Colonel. Vous croyez pas, M<sup>me</sup> Titi ? Tous ses hommes l'appellent le faiseur de veuves...

M<sup>ME</sup> TITI. – Ah, Paulette, tais-toi donc un peu. C'est déjà assez compliqué comme ça. (*Un temps. Se parlant à elle-même.*) Six-cents... Mille trois... Quatre mille... Dix mille... Attends, voir... Non, mais c'est pas possible...

PAULETTE. – Quoi donc, M<sup>me</sup> Titi ?

M<sup>ME</sup> TITI. – (*Se parlant à elle-même.*) Attends, attends, attends... Non, non, pas d'erreur... Vingt mille francs !

PAULETTE. – Combien que vous dites, M<sup>me</sup> Titi ?

M<sup>ME</sup> TITI. – Ah, chut ! (*Se parlant à elle-même et refaisant rapidement le compte.*) Vingt mille francs !

PAULETTE. – C'est une somme. Combien de temps que ça me prendrait pour ramasser tout ça ? Des années. J'enverrais mon gamin en pension chez les sœurs en Savoie, comme Coco. J'y ferais tricoter un joli petit costume bien droit, il serait mignon tout plein.

M<sup>ME</sup> TITI. – Vingt mille francs !

PAULETTE. – Mais c'est quoi, ces vingt mille francs, M<sup>me</sup> Titi ?

M<sup>ME</sup> TITI. – Le trou que ce cochon de Parnaud-Lagadère a laissé dans ma caisse. Vingt mille francs !

PAULETTE. – Parnaud-Lagadère ? Le gros dégoûtant avec ses manies bizarres, celui qui porte des bambinettes ?

M<sup>ME</sup> TITI. – Ah, oui, j'oubliais, les frais de blanchisserie par dessus le marché ! Vingt-deux mille francs !

PAULETTE. – Oh la la !

M<sup>ME</sup> TITI. – Vingt-deux mille francs ! Ah, mais ça va pas se passer comme ça, mon petit monsieur. Parnaud-Lagadère ou pas, tu vas rembourser ta dette jusqu'au dernier centime.

PAULETTE. – Vous allez lui envoyer Riton-les-Pinces ? Ça serait vache, hein...

M<sup>ME</sup> TITI. – Non, non, pas Riton. Là, c'est la haute, on ne s'approche pas comme ça. On tutoie les ministres dans ce monde-là.

PAULETTE. – Bah, moi aussi. En tout cas certains... (*Un temps. M<sup>me</sup> Titi réfléchit en silence.*) Y a quand même des pas normals sur cette terre... Je me demande comment qu'elle fait, sa femme, à ce gros-là... À l'âge qu'il a, cette manie ? Pff ! Même Coco, elle en voulait plus au bout d'un moment. Et pourtant, Coco, hein, y a pas grand' chose qui la dégoûte.

M<sup>ME</sup> TITI. – Sa femme, sa femme... Tu as dit sa femme ?

PAULETTE. – Oui, sa femme. Une sainte, à ce qu'on dit. Elle s'occupe des veuves des morts. C'est que c'est du travail par ces temps qui courent. Le colonel, il dit qu'à Verdun, il s'en fabrique cinq à six cents par jour, des veuves. Ça doit lui faire un sacré boulot, hein, pas vrai ?

M<sup>ME</sup> TITI. – Ouais, ouais. Dis donc, Paulette, remets voir cette voilette...

PAULETTE. – Comme ça?

M<sup>ME</sup> TITI. – Oui, comme ça. Pile comme ça. Ne change rien.

## SCÈNE 6

*Quelques jours plus tard. Le bureau de Charles dans la maison familiale. Entre Marceline qui commence à fouiller.*

MARCELINE, *tout en fouillant le bureau.* – Ce n'est pas normal. On ne change pas de caractère comme ça du jour au lendemain. Un gros mari veule et pleurnichard qui se transforme en fier-à-bras tout ronflant d'orgueil? Et que je plastronne! Et que je fais des mystères! Et que je reçois des visiteurs en secret! Non, non, il y a du louche, je le sens. Je le sens... Je le sens... Une femme? Hum... Des femmes? Ce ne serait pas la première fois... L'infirmière? Non, pas elle. Elle ne supporterait pas toutes tes saletés. Mais une autre, oui, une autre, c'est certain, une autre que tu achètes. Partie de chasse, mon œil. Ta pauvre mère est bien naïve. Une femme si sensible, mettre au monde un pareil égoïste... On ne me la fait pas à moi, mon petit mari. Je vais bien finir par les trouver, les billets doux de ta traînée, et cette fois-ci, cette fois-ci, je te jure que... Mais on vient! Cachons-nous.

*Marceline se cache. Entre Charles, suivi de Séraphin, portant une mallette pleine, et de Célestin, portant une mallette vide. Charles referme la porte à clef derrière eux.*

CHARLES. – Ouf! La mégère doit être encore à faire la nouba avec ses veuves et ses croque-morts. La voie est libre.

CÉLESTIN. – Pressons-nous. Rien n'est sûr ici.

CHARLES. – Tu as raison, faisons vite. Ma femme ne tardera pas et ma mère rôde.

*Les valises sont ouvertes. Charles dépose les lingots de la valise de Séraphin dans celle de Célestin, tout en les comptant et en rapportant le compte dans un petit calepin.*

CÉLESTIN, à Séraphin. – Alors, ton beau-frère est content ?

SÉRAPHIN, désignant les lingots. – On dirait bien, non ? Pour une bonne affaire, c'est une bonne affaire. Tout le monde est content. Ça fait progresser la recherche d'un côté comme de l'autre. Les uns courent plus vite de se voir rattrapés, les autres plus vite de se croire devancés. La guerre durera d'autant moins longtemps que les armes évolueront vite. Et nous, au passage, on fait un petit profit, c'est humain.

CÉLESTIN. – Et puis la recherche médicale, dis ! Ces progrès qu'on fait en chirurgie, des miracles ! Comment ils te retapent la figure d'un type, c'est incroyable. Il n'y a plus rien, plus de nez, plus de bouche, plus d'yeux et, hop, en deux temps, trois mouvements, un coup de bistouri par-ci, un coup de bistouri par-là, et voilà un bonhomme tout neuf. Et qui n'a même plus besoin de se raser. Quelle époque on vit !

SÉRAPHIN. – Magnifique, magnifique...

CHARLES. – Taisez-vous donc un peu, je vais me tromper dans mon compte... (*Un temps.*) Voilà. Les plans du canon longue portée, ceux des chars de combat, le résumé de nos livraisons de

munitions... (*Séraphin verse de la liqueur dans trois petits verres.*)  
Vingt et un lingots d'or. Cinq pour toi, Séraphin, trois pour  
toi, Célestin, et les autres pour moi. Nous sommes d'accord? (*À  
Célestin.*) Tu nous déposes ça vite fait dans tes coffres. Et pas  
d'entourloupe, hein ?

CÉLESTIN. – Charles !

SÉRAPHIN. – Allons, Charles, notre ami est aussi grand par la  
taille que par l'honneur !

*Ils portent un toast muet, vident leurs verres, les reposent.*

CÉLESTIN. – Je file, le train de Genève est dans une heure.  
(*Prenant la valise.*) Ouf, que c'est lourd !

SÉRAPHIN, *empoignant la valise de Célestin en même temps que  
la sienne, vide.* – Je t'accompagne à la gare.

CHARLES. – Je vous accompagne, j'irai faire un tour à l'usine. Je  
n'ai pas plus envie de croiser mon dragon que vous n'avez envie  
de le rencontrer.

*Ils sortent. Marceline réapparaît.*

MARCELINE. – Ah, le pourceau, l'ignoble pourceau, le traître  
infâme ! Le monstre ! Ah ! (*Elle se verse et vide coup sur coup trois  
verres de liqueur.*) Goret ! Calamiteux goret ! Famineux goret !  
J'étouffe, j'enrage ! (*Elle boit un autre verre. Un temps.*) La police ?  
Le bagné ? Le peloton ? Et l'honneur et le nom des Pochat à  
jamais souillés ? Non. (*Elle boit encore.*) Non, non, non, mais tu  
ne paies rien pour attendre. Je te ferai rendre gorge. Tout cet  
argent, tout cet or... Je te le jure, tu ne jouiras pas d'une seule  
once de cet or... (*Un temps.*) Sur ma vie, la Veuve Française t'en

dépossédera. Pour l'heure, allons soutenir cette pauvre Georgette dans son épreuve.

*Elle sort.*

## SCÈNE 7

*Une église, un service funèbre, un prêtre. Un dernier accord d'orgue sonne, suivi d'un long sanglot de Georgette Panafieu. Elle est accompagnée et soutenue par Marceline d'un côté et M<sup>me</sup> Titi et Paulette de l'autre, toutes deux en tenue de deuil. L'abbé Ratrac, fraîchement démobilisé après la perte d'une jambe, d'un bras et d'un œil, prie puis prend la parole.*

L'ABBÉ RATRAC. – Requiem æternam dona eis, Domine, et lux perpetua luceat eis. Te decet hymnus a Deus, in Sion, et tibi reddetur votum in Jerusalem. Exaudi orationem meam; ad te omnis caro veniet. Requiem æternam dona eis, Domine, et lux perpetua luceat eis.

TOUS. – Amen.

L'ABBÉ RATRAC. – Repos. (*Tous s'assoient, sauf Georgette qui n'était pas debout.*) Nous sommes réunis aujourd'hui dans la maison du Seigneur pour célébrer la mémoire de... du... (*– il consulte un papier –*) du C<sup>el</sup> Henri Philémon de Panafieu. Oui. Oui, Panafieu, mon vieux Panafieu, oui, oui, oui, trois fois oui, c'est vrai, la guerre est cruelle. C'est vrai. (*Frappant le cercueil du colonel du plat de la main.*) Tu en sais quelque chose. Et moi aussi.

GEORGETTE. – Ah!



L'ABBÉ RATRAC. – Et nous tous, nous le savons. Il n'y a qu'à voir cette malheureuse, là, à qui pourtant fut épargné l'abominable spectacle du corps réduit en bouillie de son époux...

GEORGETTE. – Ah!

L'ABBÉ RATRAC. – Mutilé. Concassé. Broyé.

GEORGETTE. – Ah!

L'ABBÉ RATRAC. – Déchiqueté.

GEORGETTE. – Ah!

L'ABBÉ RATRAC. – Oui, la vérité est dure à entendre. Oui, je le sais. Mais il la faut entendre. La guerre est une chienne insatiable qui se nourrit de cadavres qu'elle éviscère et dont elle mâche les os aussi bien que les corps caverneux. Tout glisse dans son gosier avide, sinistre et ténébreux. L'haleine de la guerre, c'est l'odeur des charniers où grouillent les rats et les corbeaux...

GEORGETTE. – Ah!

L'ABBÉ RATRAC. – Où prolifère l'asticot pourvoyeur de néant...

GEORGETTE. – Ah!

MARCELINE, *à part à Georgette.* – Courage, Georgette, courage...

L'ABBÉ RATRAC. – Où l'homme, la boue et la pourriture ne font plus qu'un!

MARCELINE, *à part à Georgette.* – Pensez qu'il est avec les anges à présent, qu'il a sa place au Ciel...

L'ABBÉ RATRAC. – La pourriture et la sanie!

GEORGETTE, *d'une plainte encore plus forte.* – Ah!

PAULETTE, *tenant Georgette par le bras droit, s'écartant un peu à cause de la plainte.* – Hé, courage, la Georgette, c'est pas le moment de flancher, hein ? Une place aux petits oignons, qu'il a, votre Henri, là-haut, à tous les coups ...

M<sup>ME</sup> TITI, *donnant un discret coup de sac à main à Paulette, à voix basse.* – N'en fais pas trop...

PAULETTE. – Oui, M<sup>me</sup> Titi.

M<sup>ME</sup> TITI. – Je suis ta mè-re !

PAULETTE. – Oui, Maman.

M<sup>ME</sup> TITI. – Mè-re !

PAULETTE. – Oui, Mè-reuh.

L'ABBÉ RATRAC. – Mais la guerre, la guerre, croyez-moi, la guerre n'est pas tout entière mauvaise.

PAULETTE, *à Georgette.* – Ah, vous voyez ?

L'ABBÉ RATRAC. – Non, non, mes frères, mes sœurs... Elle n'est pas tout entière mauvaise. Car la guerre, l'ultime épreuve en vérité, celle du feu, de la douleur, de la peur, de la mort enfin, l'épreuve de la guerre dépouille l'homme de tous ses oripeaux, la vanité, l'orgueil, la fierté, et le laisse nu, nu comme un ver, nu comme au premier jour, comme au sortir du ventre de sa mère, couvert de glaires et de sang, nu ! Nu et innocent. En en mot, pur ! Tel que Dieu nous met au monde ! *Bellum homine absolvit.* Amen.

TOUS, *se signant.* – Amen.

L'ABBÉ RATRAC. – Rompez.

GEORGETTE. – Ah, pauvre de lui...

MARCELINE. – Tenez bon, Georgette, vos amies sont là. Ni elles ni la nation ne vous laisseront seule dans l'épreuve de l'affliction.

PAULETTE, *frictionnant énergiquement le bras et le dos de Georgette.* – Sûre! Rien de tel qu'une bonne friction pour se remonter le moral. Tenez...

M<sup>ME</sup> TITI, *décochant un vilain coup de sac à main à Paulette, à Georgette.* – Nous sommes de tout cœur avec vous et nous compatissons... Oh la la... Vous pouvez pas savoir! Ma fille Paulette a perdu son mari, Gaspard, et moi, par la même occasion, j'ai perdu un beau-fils tendrement aimé...

PAULETTE, *à voix basse et à M<sup>me</sup> Titi.* – Ah bon? Un beau-fils aussi?

M<sup>ME</sup> TITI, *faisant taire Paulette d'un coup de sac à main, à Georgette.* – Vous allez voir, M<sup>me</sup> Parnaud-Lagadère va prendre soin de vous, comme elle prend soin de ma pauvre fille.

MARCELINE. – Tout à fait! Absolument! Et d'ailleurs vous êtes toutes trois invitées au centenaire de ma belle-mère qui a si généreusement fait un don à notre association. Ce n'est qu'une modeste cérémonie familiale qui nous offrira l'occasion de vous témoigner notre soutien dans ces moments douloureux.

*M<sup>me</sup> Titi donne un coup de coude réjoui à Paulette.*

PAULETTE, *en aparté à M<sup>me</sup> Titi.* – Aïe! Mais quoi?

GEORGETTE. – Ah, le pauvre! Je n'ai pas le cœur à de telles festivités...

M<sup>ME</sup> TITI. – Mais si, mais si, vous verrez, ça ne peut vous faire que du bien.

PAULETTE. — Pis lui il sera content que vous preniez du bon temps, ma jolie. Moi, je l'ai vite oublié — euh — Gaspard, en faisant la java... (*M<sup>me</sup> Titi lui donne un coup de pied dans le tibia.*) Aïe! (*À voix basse.*) Mais quoi? Qu'est-ce que j'ai dit encore?

## ACTE 2

### SCÈNE 1

*Le jour du centième anniversaire de la mère, tout début novembre, alors qu'offensives et contre-offensives se succèdent, fort meurtrières et fort peu efficaces, non loin de la ville où se situe l'action, dans les cuisines de la maison familiale, Flipote et Jeanne préparent le repas d'anniversaire.*

JEANNE, *tendant une liste à Flipote.* – Tiens.

FLIPOTE, *lisant la liste.* – Oignons, ails, échalotes ?

JEANNE. – Hachés.

FLIPOTE. – Beurre ?

JEANNE. – D'Échiré. Mou. Quatre livres.

FLIPOTE. – Huiles ?

JEANNE. – Tournesol, raisin, olive, noix, arachide.

FLIPOTE. – Vinaigres ?

JEANNE. – Vin, cidre, framboise, groseille — non : plus de groseille. On fera sans.

FLIPOTE. – Œufs ?

JEANNE. – Huit fois douze, quatre-vingt seize.

FLIPOTE. – Farine, sucre, épices, levure ?

JEANNE. – En quantité.

FLIPOTE. – Glace ?

JEANNE. – Deux seaux, dans la remise.

FLIPOTE. – Écrevisses ?

JEANNE. – Trois kilos. Couci-couça pour la fraîcheur, mais ça ira.

FLIPOTE. – Pommes de terre ?

JEANNE. – Belles de Fontenay, quatre kilos, épluchées, lavées.

FLIPOTE. – Carottes ?

JEANNE. – Trois bottes, épluchées, lavées, débitées.

FLIPOTE. – Navets ? Céleri ? Asperges ?

JEANNE. – Respectivement : deux bottes ; une demi-douzaine ; huit bottes. Lavés. Parés. Épluchés.

FLIPOTE. – Flageolets ?

JEANNE. – Au bain, bouillon doux.

FLIPOTE. – Truites ?

JEANNE. – Deux douzaines. Vidées.

FLIPOTE. – Poulardes ?

JEANNE. – Quatre. Plumées. Vidées.

FLIPOTE. – Truffes ?

JEANNE. – Deux. Blanches.

FLIPOTE. – Canetons ?

JEANNE. – Une douzaine. Plumés. Vidés.  
FLIPOTE. – Agneau ?  
JEANNE. – Deux épaules.  
FLIPOTE. – Bœuf ?  
JEANNE. – Charolais. Deux filets de huit livres.  
FLIPOTE. – C'est tout ?  
JEANNE. – Il n'avait plus que ça.  
FLIPOTE. – Pâtés ?  
JEANNE. – De Strasbourg. Vingt-quatre pièces.  
FLIPOTE. – Salade ?  
JEANNE. – Russe.  
FLIPOTE. – Crème ?  
JEANNE. – Fouettée.  
FLIPOTE. – Blancs ?  
JEANNE. – En neige.  
FLIPOTE. – Fraises ?  
JEANNE. – Trois barquettes. Ah, je te jure ! (*Un temps.*) Je crois qu'on est bonnes.  
FLIPOTE. – Les vins ?  
JEANNE. – Monsieur, comme d'habitude.  
FLIPOTE. – Pas de chevreuil ?  
JEANNE. – Pas cette année. Ordre du médecin : Madame ne digère plus. (*Elles se regardent. Un temps.*) On y va ?

FLIPOTE. – C'est parti.

JEANNE. – Ah ! La liqueur d'amande !

FLIPOTE, *désignant une fiole posée sur la table.* – Ici.

*Elles commencent de cuisiner.*

JEANNE, *tout en malaxant énergiquement une farce.* – Cent ans ! On n'a pas idée de vivre vieux comme ça... Moi, j'irai pas jusque là, pas question ! Le Bon Dieu en personne, il me supplierait, ça serait non. « Non ! », je lui dirais. « Non ! »

FLIPOTE, *coupant le cou d'une poularde.* – Ah, non !

JEANNE. – À quoi ça rime ? Tu peux me dire ?

FLIPOTE, *coupant les ailes.* – Non.

JEANNE. – Bon, M<sup>me</sup> Lagadère, c'est pas pareil. Elle a perdu qui ? Son mari, et c'est tout, et puis ça fait longtemps. Mais nous ? Hein, nous ? Nous autres, on a tout perdu, tout le monde. Tiens, toi... Ton fils, ton frère, ton mari, tes cousins. Tout le monde.

FLIPOTE, *arrachant les cuisses de la poularde.* – Tout le monde.

JEANNE. – Et moi ? Deux frères, deux fils, mon beau-fils, mes trois neveux et combien de cousins ? Et puis bon, j'étais veuve d'avant la guerre, mais quand même, ça compte, non ? Tu veux que je te récite, tiens, je connais ça par cœur : Baptiste, Antoine, Marin, Jacques, Marcel, Paul, Fanche, Hubert, Nestor, Gaston, Honoré... Ça donne le tournis.

FLIPOTE, *fouillant les morceaux de la poularde dans une terrine. À propos de la volaille.* – Sale bête.

JEANNE. – La vie comme ça, c'est pas la vie. Se traîner encore trente ou quarante ans toutes seules comme des âmes en peine ?



Autant en finir. (*Flipote lui tend un verre de vin et s'en sert un. Elles boivent.*) On a pris la bonne décision, crois-moi. Je ne connais plus personne, à part dans les cimetières. Je passe ma vie dans les cimetières. Tout le monde passe sa vie dans les cimetières. Il n'y a plus que là que ça bouge encore. Y a pas de raison, c'est notre place. Et le plus fort, c'est qu'ils m'ont refusé la pension pour le fiston, sous prétexte que j'ai une situation, que je gagne plus de huit francs par jour.

FLIPOTE. – Salauds, va.

JEANNE. – Je suis pas aigrie, je suis dégoûtée. Ils me dégoûtent tous, tiens. (*Elles boivent.*) Le gars de la préfecture, tu l'aurais vu, avec sa gomina dans les moustaches, son petit air supérieur, sa cravate qui lui rentrait dans le gras du cou. Je lui dis : « Je vous en laisse deux et j'ai même pas dix francs ? » Il me regarde comme ça, puis il me fait : « Il y en a de plus malheureuses que vous, Madame. » J'en avais les larmes aux yeux, tu sais, et tu me connais, ça vient pas facile, chez moi, de pleurer. (*Flipote lui pose la main sur l'épaule.*) Heureusement que t'es là, ma Flipote. (*Albertine entre, mais Flipote et Jeanne ne la remarquent pas. Albertine reste dans l'embrasure de la porte.*) Tu l'as pris, hein ?

FLIPOTE. – Dans ma poche, là.

JEANNE. – Parce ce que moi, j'en peux plus.

FLIPOTE. – T'inquiète, pareil : moi non plus, j'en peux plus. J'ai plus de cœur. C'est plus du sang. C'est comme de la terre. J'ai même plus peur du facteur. Pour Armand, je l'ai vu arriver de loin, le facteur, l'air gêné, blanc comme un cul, à pas oser s'approcher de moi. Rien que le voir, (*– montrant sa poitrine –*) ça m'a broyée là, tout là-dedans. J'ai tout lâché par terre, les œufs,

le lait, mes bras, mes jambes, tout, tout moi, tout est tombé par terre..

JEANNE. – Allez, ma Flipote, c'est bientôt fini. (*Un temps.*) Tu l'as, hein ?

FLIPOTE. – Mais puisque je te le dis ! Tiens !

*Flipote sort un flacon étiqueté d'une tête de mort de sa poche, le pose sur la table à côté de la fiole contenant la liqueur d'amande.*

JEANNE. – Bon. (*Un temps.*) Arsenic ?

FLIPOTE. – Cyanure.

JEANNE. – Ah, oui, c'est plus doux.

FLIPOTE. – Plus rapide aussi.

JEANNE, *apercevant Albertine.* – Ah, vous êtes là, M<sup>elle</sup> Albertine ?

ALBERTINE. – J'arrive à l'instant, Jeanne. Madame me fait dire qu'il y aura trois couverts de plus ce soir.

JEANNE. – Laquelle de madame ?

ALBERTINE. – La femme de monsieur, M<sup>me</sup> Parnaud.

JEANNE. – Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

ALBERTINE. – Ce sont les veuves de son comité, je crois.

JEANNE. – À l'anniversaire de M<sup>me</sup> Lagadère ?

ALBERTINE. – C'est tout ce que je sais.

JEANNE. – On aura tout vu.

FLIPOTE. – Bon.

*Flipote attrape la deuxième poularde et entreprend de la démembrer comme la précédente.*

JEANNE, *montrant la poularde.* – Bon, ben, voilà. Avec les truites et les épaules, ça devrait aller. Puis je referai un gratin ou de la purée de céleri. On verra. (*Un temps. À Albertine.*) Il y a autre chose ?

ALBERTINE. – M<sup>me</sup> Lagadère précise qu'elle veut un gâteau aux fraises pour le dessert.

JEANNE. – Bah, comme tous les ans ! Elle aura son gâteau. Comme tous les ans. Mais, hé, vous avouerez, c'est une drôle d'idée de naître à la Toussaint quand on aime les fraises.

FLIPOTE. – C'est vrai qu'il est bon, ton gâteau, avec son bon goût d'amande. On en mangerait sur la tête d'un pouilleux.

ALBERTINE. – Ah, et madame me fait dire que monsieur voudra connaître le menu pour choisir les vins et les liqueurs.

*Albertine tient un carnet dans lequel elle note le menu.*

JEANNE. – Eh bien, potage aux écrevisses, croustades aux œufs, truites sauce au beurre, rôti bœuf façon Régence, agneau provençal, canetons aux épices, poularde au trois vinaigres, sorbet au champagne, flageolets de Paris, pâtés de Strasbourg, gratin Dauphinois, compote de pomme, crème flambée au rhum, douceurs et gâteau aux fraises.

ALBERTINE. – Pas de chevreuil ?

FLIPOTE. – Madame n'a plus d'appétit.

ALBERTINE. – Bon. À tout à l'heure.

*Albertine sort.*

JEANNE. – Les riches, je te jure. Des fraises à la Toussaint... Puis après ça, ça se dit chrétien.

FLIPOTE. – Bah...

JEANNE. – Tu as raison. Ça ne nous regarde déjà plus. Tiens...  
(*Elle tend son verre pour que Flipote le remplisse. Elles boivent.*)  
Elle pousse quand même un peu, la vieille, non ? Je sais bien que ses fusils tuent des Boches, mais va savoir si en face il y a pas deux pauvres gourdes comme toi et moi en train de faire à manger pour les marchands de canons qui ont tué nos gosses.

FLIPOTE. – Les Boches, qu'ils crèvent.

JEANNE. – Oui, moi non plus, j'ai pas de sentiment pour eux, mais...

FLIPOTE. – Qu'ils crèvent.

JEANNE. – Bien sûr, mais...

FLIPOTE. – Qu'ils crèvent.

JEANNE. – Pff! T'es pas simple des fois, hein...

FLIPOTE. – Quoi ? Quoi qu'est pas simple ? Qu'ils crèvent. Y a pas plus simple. On fait un grand trou en Afrique ou je ne sais où. On fourre tous les Boches dedans. On referme. C'est fini. Puis avec, dedans, on met les employés de la préfecture, les garçons de ferme, les sœurs du couvent Sainte Marie, l'épicière, le vieux Gaspard. Et puis sa mère aussi, tiens. On ferme. On tasse. On n'en parle plus. Y a pas plus simple. (*Jeanne soupire.*) Parce que tu crois qu'ils n'y pensent pas, eux autres, dans les ministères ? Ça les arrangerait bien de pouvoir faire crever les gens comme des mouches. Pouf ! Un coup d'insecticide et plus personne. Ça nous pend au nez, moi, je te dis.

JEANNE. – Oui, oui, d'accord, d'accord... Attention, mets pas trop de sel. (*Elles boivent un verre. On entend des explosions lointaines.*) Écoute... Ça se rapproche, on dirait...

*Un temps. Elles boivent. Coupure électrique. Noir*

## SCÈNE 2

*Encore quelques explosions, puis silence et lumière. Le hall de la maison. Joséphine seule, des serviettes de bain sur les genoux.*

JOSÉPHINE. – Gwendoline! Gwendoline! Qu'est-ce que vous faites? J'ai froid, moi. Alors! (*Pour elle-même.*) Où donc est encore allée se fourrer cette gourde? C'est mon anniversaire et vous croyez qu'on m'accorderait un peu d'attention? Je pourrais crever là, personne ne s'en soucierait... Comme un chien, tiens... Ah, quelle misère... (*Un temps.*) Gwendoline!

ALBERTINE, *depuis les cuisines.* – Un instant, madame, j'arrive, madame — Albertine, madame.

JOSÉPHINE. – Pas de jus de purin aujourd'hui, c'est mon anniversaire. Je vais manger du gâteau aux fraises et boire du champagne. Tiens, je vais m'en mettre jusque là. (*Appelant.*) Bernardine! Bernardine!

ALBERTINE. – Voilà, madame — Albertine, madame.

*Albertine débarrasse Joséphine des serviettes qu'elle a sur les genoux.*

JOSÉPHINE. – Taisez-vous, impertinente! Ce n'est pas trop tôt! Mon plaid! (*Albertine lui met le plaid.*) Je suis glacée comme la

Russie. C'est l'heure de mon bain, vous vous rappelez, oui ? Allez, allez ! On n'a pas idée d'abandonner une pauvre vieille dans un couloir. Vous leur avez dit, pour mon gâteau aux fraises ? Poussez, mais poussez-donc ! J'ai froid, moi ! Vous voulez ma mort ? C'est mon anniversaire ! Poussez, Bernardine, c'est pour ça que je vous paie !

ALBERTINE. – Je pousse, madame, je pousse — Albertine, madame.

*Albertine pousse. Elles sortent. Un temps. Charles passe sa tête par l'entrebâillement de la porte principale, s'assure que la place est vide, entre.*

CHARLES. – La voie est libre. Allez, vite ! Pas une seconde à perdre ! Allez vous cacher ! Dans mon cabinet. Vite, vite, vite !

*Charles fait entrer et tente de pousser Célestin et Séraphin vers son bureau.*

SÉRAPHIN, *posant la valise, à bout de force, essoufflé.* – Hé, oh, hein, ça va, oui ! Pff ! C'est qu'il pèse ton or, hein !

CHARLES. – Chut !

CÉLESTIN, *une main sur la poitrine.* – Ah, nom de Dieu, quelle trouille j'ai eue !

SÉRAPHIN, *montrant sa main.* – Je tremble comme une feuille ! Je suis tout tétanisé.

CHARLES. – Mais taisez-vous, bougre d'ânes !

CÉLESTIN. – Toutes ces bombes, ces explosions... J'ai les nerfs en pelote.

SÉRAPHIN, *montrant sa main.* – Et moi, je ne sens plus mes bras! (*Avisant la bouteille de Joséphine.*) Ah, à boire...

*Séraphin boit une longue rasade.*

CHARLES. – Lâche-ça, veux-tu? Ce n'est pas le moment!

CÉLESTIN, *prenant la bouteille des mains de Séraphin, à Charles.* – Tu es sûr qu'on est à l'abri, ici, au moins? Ça canarde drôlement près...

*Célestin boit une longue gorgée. Séraphin et Célestin tendent l'oreille. Bruits d'explosions au lointain.*

CHARLES. – Mais oui, mais oui! Dépêchez-vous donc un peu!

*Il tente de les pousser. Séraphin reprend la bouteille et boit encore.*

CÉLESTIN. – Tu disais la même chose à la gare! « Rien à craindre, l'artillerie française est la meilleure du monde! » Et boum, toutes les voies ferroviaires sont coupées! Nous voilà beaux. Qu'est-ce qu'on va faire?

CHARLES, *jetant des regards affolés dans tous les sens.* – Mais qu'est-ce que j'en sais moi? Il faut vous cacher avant que ma femme ou ma mère ne vous découvrent, c'est tout ce que je sais! Allez! (*Entre Albertine.*) Ah! (*Il tente de dissimuler Séraphin et Célestin derrière son dos en écartant les bras pour ouvrir les pans de son manteau.*) Mais qu'est-ce que vous faites là?

ALBERTINE. – Je cherche la bouteille de madame votre mère, monsieur.

CHARLES. – La bouteille de ma mère? Quelle bouteille?

ALBERTINE, *en prenant la bouteille de la main de Séraphin qui dépasse du manteau.* – Celle de votre mère, monsieur.

CHARLES. – Ma mère ?

ALBERTINE. – Celle de la bouteille, monsieur. Elle est au bain, elle a soif. Dois-je vous débarrasser ?

CHARLES. – Hein ? (*Un temps. Battant vaguement des bras.*) Ah, euh, non... Je...

ALBERTINE. – Et ces messieurs, dois-je les débarrasser ?

CHARLES. – Hein, quoi, qui ? Quels messieurs ? Eux ? Hein ? Non ! Ils filent, ils s'en vont ! Ils n'existent pas, vous ne les avez jamais vus !

ALBERTINE. – Bien, monsieur. Comme monsieur voudra.

SÉRAPHIN, *sortant de derrière le dos de Charles.* – Eh bien, merci ! C'est du joli ! (*Un temps.*) Tu nous avais caché cette ravissante bonniche, mon coquin ! (*À Albertine.*) Mes hommages, mademoiselle... ?

ALBERTINE, *avec une révérence.* – Albertine, monsieur.

SÉRAPHIN. – Albertine... Hmm, comme c'est piquant. Seriez-vous Bretonne, par hasard ?

ALBERTINE. – Poitevine, monsieur.

CHARLES. – Ah, mais qu'est-ce qui m'a foutu un imbécile de cette trempe ?

CÉLESTIN. – Charles a raison, tu es intenable, Séraphin ! Nous sommes presque tous morts déchiquetés et tu fais dans la bagatelle !



ALBERTINE, à Charles. – Puis-je disposer, monsieur ?

CHARLES. – Partez.

*Albertine se dirige vers la chambre de Joséphine; Séraphin amorce le geste de lui passer la main aux fesses.*

CHARLES, tentant de l'en empêcher. – Non !

*La main de Séraphin effleure le derrière d'Albertine; celle-ci pose la bouteille, se retourne, se plante face à Séraphin et posément lui assène une gifle magistrale.*

ALBERTINE, à Séraphin. – Ça, non, compris? (*Un temps. Se frottant la main, ramassant la bouteille, à Charles.*) Puis-je apporter sa bouteille à madame votre mère ?

*Charles fait un geste d'assentiment. Albertine sort.*

SÉRAPHIN, se frottant la joue, à Charles. – Tu aurais pu me prévenir tout de même...

CHARLES. – Imbécile.

CÉLESTIN. – Andouille.

CHARLES. – Crétin.

SÉRAPHIN, se frottant encore la joue. – Oui, bon, ça va...

CHARLES. – Bon, maintenant, tu prends la valise et vous allez vous enterrer dans mon cabinet. Tout de suite !

*Ils font deux pas à peine. La sonnette de l'entrée retentit.*

CÉLESTIN, d'effroi. – Ah !

*Charles sursaute, bouscule Séraphin. Séraphin lâche la valise sur le pied de Charles.*

CHARLES, *de douleur, sautillant sur un pied.* – Ah!

SÉRAPHIN, *piteusement.* – Ah...

*Albertine entre à pas précipités, la bouteille de Joséphine à la main. Elle ouvre la porte d'entrée. Entrent Georgette, M<sup>me</sup> Titi et Paulette en combinaison de veuvage intégral, ainsi que l'abbé Ratrac. M<sup>me</sup> Titi et Paulette encadrent Georgette et la soutiennent.*

GEORGETTE, *se lamentant.* – Ah... Ah...

ALBERTINE. – Qui dois-je annoncer, mesdames?

M<sup>ME</sup> TITI. – Nous sommes la Veuve Française.

PAULETTE. – Ouais, des amies de la patronne, en somme. (*M<sup>me</sup> Titi lui donne un coup de parapluie.*) Aïe!

GEORGETTE. – Ah...

L'ABBÉ RATRAC. – Je suis l'abbé Ratrac.

ALBERTINE. – Mon père. Entrez. Je vais chercher madame.

CHARLES. – Non!

*Entre Marceline. Toujours sautillant sur un pied, Charles, écartant les bras pour ouvrir les pans de son manteau, tente de dissimuler Célestin et Séraphin, lequel a repris la valise.*

MARCELINE. – Quel est donc tout ce raffut, Albertine? (*Avisant Georgette, Paulette et M<sup>me</sup> Titi.*) Ah, mes amies, M. l'abbé, vous êtes là! Entrez, entrez, prenez cette peine, ne restez pas dans le froid. Entrez, Georgette... Venez, venez, mes amies.

GEORGETTE. – Ah!...

PAULETTE, *découvrant l'intérieur.* – Mazette, quelle turne!  
(*M<sup>me</sup> Titi lui donne un coup de parapluie.*) Aïe!

MARCELINE, *avisant Charles.* – Tiens, tu es là, toi?

CHARLES. – Euh? Hein? Oui... L'usine a fermé... Les bombardements... Je... Je...

MARCELINE. – Tu-tu?

*Marceline le regarde. Un temps. Il finit par baisser les bras.*

MARCELINE, *découvrant Célestin et Séraphin.* – Messieurs? Tu ne nous présentes pas, Charles?

ALBERTINE, *débarassant les arrivantes de leurs manteaux qu'elle pose sur son avant-bras, etc.* – Je crois savoir que ces messieurs n'existent pas, madame.

MARCELINE. – Pardon?

CÉLESTIN, *empressé.* – Célestin Ponthonnex, madame...?

CHARLES. – Marceline Pochat-Parnaud-Lagadère, mon épouse...

SÉRAPHIN. – Séraphin Bouckenooghe, madame...?

CHARLES. – Marceline Pochat-Parnaud-Lagadère, mon épouse...

MARCELINE. – Ravie. Enchantée. Mais que faites-vous par ici en ces temps troublés? Vous êtes Suisse, ce me semble? Et vous, Wallon?

CHARLES. – C'est à dire que...

CÉLESTIN. – J'accomplis une mission pour la Croix-Rouge Internationale, madame. Une mission secrète. Ultra secrète.

MARCELINE. – Oh oh! Et vous, M. Bouckenooghe?

*Albertine débarrasse Célestin de son manteau.*

SÉRAPHIN. – Je... Je...

MARCELINE. – Vous-vous ?

SÉRAPHIN, *d'une traite.* – Je suis... Eh bien, euh... Je suis secrétaire attaché à la délégation du haut-commissariat aux réfugiés des représentants du gouvernement de sa Majesté Albert I<sup>e</sup> en exil. Et c'est secret. Aussi. Top secret.

*Albertine débarrasse Séraphin de son manteau.*

MARCELINE. – Oh la la, que de mystère ! (*À Charles.*) Charles, mon époux, voilà un anniversaire plein de surprises. Mais laissez-moi vous présenter mes chères pauvres amies... Georgette de Panafieu, veuve du C<sup>el</sup> Henri Philémon de Panafieu, héroïquement tombé sous les balles scélérates des Huns.

GEORGETTE. – Ah, le pauvre...

*Salutations et condoléances de part et d'autre.*

MARCELINE. – Paulette Chapottot, veuve du fantassin Chapottot mort... Mort... (*À Paulette.*) Comment est-il mort déjà ?

PAULETTE. – Prrr ! Ben, alors ça, j'en sais rien ! (*M<sup>me</sup> Titi lui décoche un coup de pied.*) Aïe !

M<sup>ME</sup> TITI. – Une grenade.

PAULETTE. – Ah, oui, oui, une grenade ! Paf ! Un vrai héros. Il n'en restait rien. (*M<sup>me</sup> Titi lui décoche un coup de pied.*) Aïe !

*Albertine débarrasse Charles de son manteau.*

MARCELINE. – M<sup>me</sup> Tirrassier, mère de l'infortunée. Et M. l'abbé Ratraç. (*Salutations de part et d'autre. À Célestin et Séraphin.*) Vous dînez avec nous.

SÉRAPHIN & CÉLESTIN. – Euh, non, non !...

MARCELINE. – Si, si, j'insiste. (*À Albertine.*) Albertine, courez prévenir Jeanne d'ajouter deux couverts pour nos hôtes imprévus.

ALBERTINE. – Bien, madame.

*Elle repose la bouteille sur le guéridon, les manteaux sur le dos d'une chaise, et sort en direction des cuisines.*

CHARLES. – Marceline, vraiment, je pense que tout cela va fatiguer ma pauvre mère.

MARCELINE, à Charles. – Tût-tût ! Votre mère adore les surprises et j'adore les secrets. Tout ira très bien. Toutes ces aventures et tous ces mystères ont dû épuiser tes amis. Et plus encore cette lourde valise. (*À Célestin et Séraphin.*) Dieu sait quels secrets elle renferme ! Ne la lâchez surtout pas... À moins que... Voulez-vous que nous la mettions au coffre, dans mon boudoir ? Ah oui, c'est une bonne idée. Je suis seule à connaître la combinaison. Et c'est inviolable. N'est-ce pas, Charles ?

CHARLES. – Euh, oui, mais, euh...

MARCELINE, à Célestin et Séraphin. – Je vais vous emmener. Nous ferons plus amples connaissance et vos secrets seront à l'abri.

CÉLESTIN. – Madame, je vous assure que c'est inutile.

MARCELINE. – Non, non, M. Ponthonnex. Je ne permettrai pas que votre bien court le moindre danger sous mon toit. Charles, ne devez-vous pas vous occuper des vins? (*À Célestin et Séraphin.*) Car c'est ce soir l'anniversaire de sa chère maman. Ses cent ans! Cent ans!

*Bruit d'une explosion très forte, assez proche. L'électricité se coupe et revient.*

TOUS, *sauf l'abbé Ratrac.* – Ah!

L'ABBÉ RATRAC. – Ha ha ha! À l'assaut! À l'assaut!

CÉLESTIN, *terrorisé.* – Évacuation! Évacuation!

*Entre Joséphine, enveloppée de serviettes de bain de la tête aux pieds. Machinalement, Charles écarte les pans de son manteau.*

JOSÉPHINE. – Écoutez-moi pleurnicher cette couille-molle! C'est un shrapnell de 120, un jouet de Prussien, tout juste bon à effrayer les lapins... (*Autre explosion, plus sourde.*) Ah, ça, c'est sérieux, c'est français, du Lagadère! Quelle musique! Un bel obus de rupture, 400 millimètres, 900 kilos, 2 000 francs. (*À Célestin.*) Remettez-vous, mon petit. (*À Albertine qui revient des cuisines.*) Ah, vous! Ma bouteille? Vous m'avez laissée crever de froid comme une chose, à moitié nue dans cette salle de bain. (*Un temps.*) Faites voir cette bouteille... (*Constatant le bas niveau de la bouteille.*) Saleté de Bretons! Alcooliques dégénérés. Faites-leur faire confiance et voilà! Dieu merci, on dit qu'au front ils tombent comme des mouches. (*À Charles, qui a baissé les bras entretemps.*) Qui sont ces hommes? C'est le pipi-au-lit club? Ils dorment ici? Ça va encore nous coûter cher en draps. Vous avez sélectionné les vins? (*Sans laisser à Charles le temps de*

*répondre, à Marceline en parlant des veuves.)* Vous avez invité les sœurs Borniol à mon anniversaire? Comme c'est délicat! (*Avisant l'abbé Ratrac.*) Et voici leur chaperon! Ah, eh bien, on peut dire que vous me gâtez. C'est mon anniversaire ce soir et personne ne pense à moi. Je n'ai même plus droit au chevreuil! Quelle grosse andouille, ce médecin, il n'y connaît rien... Dire qu'il revient encore tout à l'heure me tripoter. Ah, quelle misère! (*Bruit d'une explosion sifflante.*) Ça au moins c'est réconfortant : obus à gaz « Le Tousseux », 300 francs. (*À Albertine.*) Ramenez-moi dans ma chambre, Gondurine. Et puis vous irez me chercher une bouteille en cuisine. Sans la vider, cette fois-ci!

ALBERTINE. – Oui, madame — Albertine, madame — du Poitou, madame.

JOSÉPHINE, *aux autres.* – Et soyez à l'heure à table. Le gâteau aux fraises, c'est sacré. (*À Albertine.*) Poussez, mais poussez donc!

ALBERTINE. – Je pousse, madame, je pousse.

*Bruit d'une explosion lointaine.*

JOSÉPHINE. – 500 francs. 75 à fragmentation.

*Albertine et Joséphine sortent.*

MARCELINE, *aux veuves.* – Mes chères amies, allez prendre place au petit salon. (*Invitant l'abbé Ratrac à accompagner ces dames.*) M. l'abbé, si vous voulez bien les guider. Je vous rejoins dans un instant. (*À Séraphin et Célestin.*) Messieurs, suivez-moi. Allons protéger vos secrets. (*À Charles.*) Charles, mon ami, les vins.

*Elle sort, suivie de Célestin, Séraphin, M<sup>me</sup> Titi, Paulette, Georgette et l'abbé Ratrac.*

CHARLES, *de rage et de désespoir*. – Ah!

*Il sort.*

### SCÈNE 3

*Dans les cuisines, Albertine choisit une bouteille pour Joséphine. La sonnette de la porte d'entrée retentit dans le lointain. Albertine soupire.*

ALBERTINE. – Oui, j'arrive, j'arrive, j'arrive...

*Albertine a choisi une bouteille et commence à sortir. Octave, travesti en veuve, frappe au carreau de la porte extérieure de la cuisine.*

OCTAVE, *chuchotant*. – Albertine!... Albertine!... Oh, cousine!... Hé!... Pst!...

ALBERTINE. – Hein?

OCTAVE. – Albertine!

ALBERTINE, *avisant Octave et entrouvrant la porte*. – Qu'est-ce que tu fais là?

OCTAVE. – Albertine, fais-moi entrer. Fais-moi entrer.

ALBERTINE. – Te faire entrer?

OCTAVE. – Oui, s'il te plaît.

ALBERTINE. – Te faire entrer? Mais non, mais c'est impossible.

OCTAVE. – Albertine...

ALBERTINE. – Comment tu es venu?



OCTAVE. – À pieds, bien obligé. Laisse-moi entrer, je t'en supplie, Albertine, je n'en peux plus... (*Un temps. Albertine le laisse entrer.*) Ah, merci, merci, merci, mon amour.

*Octave, soulevant sa voilette, veut embrasser Albertine.*

ALBERTINE. – Arrête. Tu as traversé toute la ville, comme ça, à pieds ?

OCTAVE. – Eh oui, je ne pouvais pas rester seul. Ça commence à canarder là-bas, et quelque chose de bien. Ça explose de partout, il y en a dans tous les sens.

ALBERTINE, *avisant un peu de sang sur la joue d'Octave.* – Qu'est-ce que tu as ? Tu es blessé ? Tu saignes.

OCTAVE. – Non, non, ce n'est rien, ce n'est rien.

ALBERTINE. – Fais voir.

OCTAVE. – Ah, ce n'est rien...

ALBERTINE. – Fais voir.

OCTAVE. – J'ai voulu me raser, évidemment, avant de partir, mais voilà, avec les bombardements, pas moyen. Je... je me suis mis à trembler et puis... et puis voilà. (*Albertine nettoie le sang de sa joue avec un chiffon.*) Aïe !... Écoute, les trains sont bloqués, il y a des soldats partout à la gare, c'est indescriptible...

ALBERTINE. – Tu voulais prendre le train ? Tu voulais partir ?

OCTAVE. – Mais non, mais non. Je suis juste passé devant, c'était... c'était sur le chemin. Enfin, j'ai dû faire un détour. Tu ne te rends pas compte le chantier que c'est là-bas. Tout le monde cherche à fuir, c'est c'est une panique, une panique générale ! Je

me suis dit que ce serait plus prudent de... de... de... venir te chercher. Tu pouvais être en danger.

*Un temps.*

ALBERTINE. – Ouais. Mais en tout cas tu ne peux pas rester ici. Surtout pas le jour de l'anniversaire de la vieille. C'est bourré de monde.

OCTAVE. – Tu as toujours de bonnes idées, Albertine. (*Désignant sa tenue de veuve.*) La preuve : quatre ans d'anonymat. Ton crâne est parfait, c'est l'autre qui l'a dit, tu vas trouver quelque chose, j'en suis sûr.

ALBERTINE. – Laisse-moi réfléchir.

OCTAVE. – Oui. (*Il la caresse et cherche à l'embrasser.*) Oh, Albertine...

ALBERTINE. – Arrête.

OCTAVE. – Oh, tu m'as manqué. Trois semaines...

ALBERTINE. – Octave, arrête. Tais-toi !

OCTAVE. – Trois semaines sans te voir, trois semaines sans te toucher...

ALBERTINE. – Ah, veux-tu !

OCTAVE. – Ah, Albertine, ta peau, ta peau, ta chair, si chaude, si douce...

ALBERTINE. – Arrête, bas les pattes !

OCTAVE. – Albertine, j'ai envie de toi, regarde comme j'ai envie de toi, regarde...

ALBERTINE. – Arrête ! Je sais !

OCTAVE. – Oh, oui, oh oui, tu sais, tu sais comme je t'aime.

ALBERTINE. – Les écuries.

OCTAVE. – Quoi, les écuries ?

ALBERTINE. – Elles sont vides. Il y a de place.

OCTAVE. – Quoi ? Tu veux me mettre à l'écurie ? Il n'en est pas question. Je ne supporte pas l'odeur des chevaux !

ALBERTINE. – Mais qu'est-ce que tu racontes ?

OCTAVE. – C'est comme ça.

ALBERTINE. – Mais tu servais dans la cavalerie !

OCTAVE. – Oui, euh, eh bien, précisément. C'est pour ça que je suis parti, à cause de l'odeur. Je ne la supportais plus, ça me...

ALBERTINE. – Mais tu as déserté !

OCTAVE. – À cause des chevaux ! À cause de ces sales bêtes ! (*Il hennit.*) Pouah ! Beurk ! (*Il reprend ses caresses et ses baisers.*) Oh, Albertine, Albertine, Albertine... Tu ne peux pas... Garde-moi près de toi... J'ai affronté tous les dangers pour te retrouver, je me suis... J'ai même été blessé... Hein, tu vois ? Et puis... (*Octave caresse Albertine plus fort et plus précisément. Il l'embrasse. Elle lui rend son baiser.*) Oh, mon amour, ma chérie, ma vie...

ALBERTINE. – Oh, Octave, arrête, arrête, je t'en supplie, tu vas me faire jouir.

OCTAVE. – Et bien quoi, tu ne veux pas ? Moi, je n'en peux plus. Ah... Ah...

*Albertine repousse Octave.*

ALBERTINE. – Non, jamais dans les cuisines. C'est un principe.

OCTAVE. – Quoi ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Qu'est-ce que tu racontes ?

*Entre Marceline.*

MARCELINE. – Ah, Albertine, je vous cherchais... (*Octave hoquette, Albertine sursaute, rabat la voilette d'Octave et fait face à Marceline. Avisant Octave.*) Eh bien, qui est cette personne ? (*Un temps.*) Albertine ?

ALBERTINE, *prenant une forte inspiration.* – Octavine. Ma cousine Octavine. Elle vient tout juste d'apprendre la mort de son fiancé. Jacquot. Jacquot, son fiancé. Éplorée, au désespoir, ne sachant que faire, elle a traversé la ville entière pour me confier son chagrin. J'étais à l'instant en train de la consoler. Du mieux que je pouvais.

MARCELINE. – Oh, mais quelle affreuse nouvelle. Cela explique pourquoi nous n'avez pas répondu au coup de sonnette du D<sup>r</sup> Gobinel. Vous avez l'air tout retourné. Reprenez vos esprits. Le docteur vous attend. Il est avec M<sup>me</sup> Lagadère.

ALBERTINE. – J'y vais tout de suite, madame.

MARCELINE, *à Octave.* – Et vous, malheureuse, venez, venez. C'est la providence qui vous a fait frapper à cette porte.

OCTAVE, *en aparté à Albertine.* – Jacquot ?

MARCELINE. – Venez, venez, Octavine...

*Ils sortent, Albertine la bouteille de Joséphine à la main, Marceline entraînant Octave, impuissant.*

## SCÈNE 4

*Dans la chambre de Joséphine.*

D<sup>R</sup> GOBINEL, *posant un stéthoscope sur le dos de Joséphine.* – Et maintenant, tousez, tousez fort, s’il vous plaît. (*Joséphine tousse très fort. Gobinel est obligé d’ôter précipitamment les embouts du stéthoscope de ses oreilles.*) En pleine forme. Vous êtes en pleine forme. Bon, et votre cheville, comment va-t-elle ?

JOSÉPHINE. – Ah, n’allez pas me tripoter encore ! Ça suffit comme ça que vous me posiez votre machin glacé dans le dos, vous n’allez pas en plus me coller vos mains boudinées entre les cuisses. Ma cheville va très bien, vicieux ! Retirez vos pattes de mes pieds.

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Parfait, parfait. Et votre sirop ? Vous prenez bien votre sirop ?

JOSÉPHINE. – L’extrait de fosse septique que votre semi mongolienne de Coëtquidan me force à boire trois fois par jour ?

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Vous le prenez, M<sup>me</sup> Lagadère ? C’est important.

JOSÉPHINE. – Mais oui, je le prends ! Comment faire autrement ? C’est tout juste si elle ne me bat pas pour que je l’avale. Et elle n’est même pas là, cette incapable. Où et-elle, hein ? En train de piller ma cave, une fois de plus.

D<sup>R</sup> GOBINEL, *préparant une seringue.* – Albertine vous est toute dévouée, M<sup>me</sup> Lagadère. Tout comme je le suis. Sa bosse de la bonté a des proportions remarquables.

JOSÉPHINE. – Ah, oui? Et mon chevreuil, alors? Priver une pauvre vieille de son seul plaisir, vous appelez ça du dévouement? Vous appelez ça de la bonté?

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Les venaisons sont extrêmement indigestes pour une personne de votre âge. (*Une explosion retentit dans le lointain. Inquiet.*) Ça n'a pas arrêté de toute la journée. Les faubourgs de la ville ont été évacués.

JOSÉPHINE. – Pff! Arrêtez de trembler, vous ne risquez rien ici.

D<sup>R</sup> GOBINEL. – J'aimerais avoir votre assurance.

JOSÉPHINE. – Nous ne risquons rien. Ni Krupp, ni Schneider, ni nous ne risquons rien.

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Je ne suis pas sûr de bien comprendre. Donnez-moi votre bras...

JOSÉPHINE. – À quoi servirait la guerre s'il n'y avait plus rien à y gagner? (*À propos du contenu de la seringue.*) Qu'est-ce que c'est?

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Ah, un vaccin contre la grippe espagnole.

JOSÉPHINE. – Hum.

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Tout nouveau! Je me suis basé sur les travaux de Pasteur. Ce n'était pas un mauvais bougre, mais il manquait d'audace. Et de matériel humain. En parlant d'innovation, justement, j'avais quelque chose à...

JOSÉPHINE. – Oui, oui, bon, bon, allez, piquez. (*Gobinel tente à plusieurs reprises de planter l'aiguille dans le bras de Joséphine, mais l'aiguille rebondit contre la peau.*) Ah, mais qu'est-ce que vous fabriquez? Donnez-moi ça. (*Joséphine prend la seringue des mains de Gobinel et enfonce d'un coup l'aiguille dans son bras*)

*avant de pousser le piston.) Voilà. (Rendant la seringue à Gobinel.)*  
Tenez. *(Entre Albertine.)* Ah, vous voilà, vous, Alfredine! Où étiez-vous? Ma bouteille!

ALBERTINE. – La voilà, madame — bonjour, docteur —  
Albertine, madame.

JOSÉPHINE. – Taisez-vous. J'ai froid, misère de misère, débouchez-  
moi ça, vite.

D<sup>R</sup> GOBINEL, *à part à Albertine.* – Où étiez-vous, bon sang?  
Vous ne devez pas la quitter des yeux!

*Albertine fait un geste d'impuissance tout en montrant la  
bouteille qu'elle débouche.*

JOSÉPHINE. – Alors, ça vient? Mon verre, là, pas trop. Et  
rhabillez-moi. Je suis glacée. Cet ex-interne de la Villette m'a  
arraché tous mes vêtements. *(Albertine la couvre d'un plaid.)* Ma  
bouillotte.

*Albertine prépare une bouillotte.*

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Pour en revenir à notre petite conversation sur  
l'innovation, je vous disais à l'instant que je travaille actuellement  
à une découverte majeure dans le domaine de l'amélioration des  
races et...

*Albertine pose la bouillotte sur les genoux de Joséphine.*

JOSÉPHINE. – Mes chaussettes.

*Albertine passe ses chaussettes à Joséphine.*

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Et que cela ne manquerait pas d'intéresser la  
branche chimie de votre entreprise, voire sa branche armement...

JOSÉPHINE. – Mes chaussons.

*Albertine chausse Joséphine.*

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Car le potentiel applicatif de cette découverte est fabuleux. Imaginez, mettons, par exemple, une tribu — disons une tribu nègre...

JOSÉPHINE. – Écharpe.

*Albertine passe une écharpe au cou de Joséphine.*

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Bon, eh bien, dans cette tribu, il y a de bons éléments, obéissants, solides, éveillés, combatifs, fertiles, et puis d'autres paresseux, médiocres, faibles, incapables — des bons à rien. Grâce à ma découverte...

*Gobinel sort de sa mallette un vaporisateur à parfum.*

JOSÉPHINE. – Bonnet.

*Albertine coiffe Joséphine.*

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Grâce à ma découverte, le Stérilix, un coup de vaporisateur sur les parties génitales des mauvais sujets, mâles ou femelles, et hop, les voilà stériles. Fini ! Fini ! Plus d'enfants. Plus de descendance. Plus rien. Ne restent que les meilleurs. Et de génération en génération, petit à petit, eh bien, on améliore, on...

JOSÉPHINE. – Hum. Elle marche sur les Bretons, votre potion ?

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Ah... Justement... Je dois encore procéder à quelques petits ajustements... Éliminer quelques inconvénients mineurs... Pour rendre le produit plus efficace... plus...

JOSÉPHINE, à *Albertine*. – Mon verre. Là. Pas trop. (*Un temps. À Gobinel.*) Hum.



D<sup>R</sup> GOBINEL. – C'est l'affaire de quelques semaines de recherche. Deux mois au maximum. Et...

JOSÉPHINE. – Hum. (*À Albertine.*) Mon verre, là, pas trop.

*Un temps.*

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Cent mille francs. Il me manque cent mille francs pour mettre au point le Stérilix.

JOSÉPHINE. – Cent mille francs pour stériliser des Bretons ? Le calva et les tranchées font ça très bien pour pas un sou.

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Oui, mais cette invention, elle, permet d'opérer une sélection, d'améliorer la race.

JOSÉPHINE. – Améliorer les Bretons ?

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Ou les nègres. Ou les jaunes. Ou même les ouvriers, tenez. C'est l'avenir, M<sup>me</sup> Lagadère, c'est l'avenir.

JOSÉPHINE. – Les ouvriers ? Hum. Bon. J'en parlerai à Legrand.

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Ah, M<sup>me</sup> Lagadère, merci ! Merci infiniment !

JOSÉPHINE. – En attendant, débarrassez-moi le plancher. J'ai du travail. Et laissez votre vaporisateur ici.

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Oui, oui, bien sûr. Cela se manipule de cette façon, vous voyez ?

JOSÉPHINE. – Oui, oui, c'est ça, posez ça là. Et fermez la porte en sortant. Il y a des courants d'air.

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Merci, M<sup>me</sup> Lagadère. À tout à l'heure, pour votre anniversaire.

*Gobinel sort.*

JOSÉPHINE, *prenant le vaporisateur et l'étudiant d'un œil critique.* – Quel pitoyable cornichon. Cent mille francs ! Non, mais qu'est-ce qu'il va s'imaginer ? Capucine, dans mon cabinet. J'ai un téléphone à passer.

ALBERTINE. – Oui, madame — Albertine, madame.

JOSÉPHINE. – Ah, la peste ! Une Bretonne qui donne des leçons, on aura tout vu ! Poussez ! Mais poussez donc !

ALBERTINE. – Je pousse, madame — du Poitou, madame.

JOSÉPHINE. – Ah, mais, ah ! (*Joséphine tente de vaporiser du Stérilix sur le bas-ventre d'Albertine tandis que celle-ci pousse le fauteuil vers la sortie tout en esquivant les projections.*) Ah, vous êtes aussi impertinente que ma bru est stupide ! Poussez ! Vous irez gratter les caleçons de mon fils pour votre peine ! Poussez ! Mais poussez donc !

*Exeunt.*

## SCÈNE 5

*Dans le petit salon de Marceline. M<sup>me</sup> Titi, Paulette, Georgette de Panafieu, l'abbé Ratrac, Marceline et Oclave.*

L'ABBÉ RATRAC. – Et là, mesdames, imaginez-vous, face à moi dans la tranchée, dressé tel le démon, le uhlan, bouche écumante, sabre au clair, une vision de l'enfer. N'écoutant que le courage que m'inspire notre Seigneur en cette heure décisive, je me précipite à sa rencontre. Les ordres sont clairs et les ordres sont les ordres : « Prendre la cote 17 à tout prix ! » J'ai jeté toutes mes grenades, épuisé toutes les cartouches de mes armes, il ne me reste que

mon poignard. L'œil que j'ai perdu tantôt dans les barbelés pend encore sur ma joue...

GEORGETTE. – Ah...

L'ABBÉ RATRAC. – Ma main arrachée par le shrapnell perfide gît quelque part dans le no-man's land, et cependant j'avance, oui, j'avance! Sus à l'ennemi! Le Boche est immense, debout derrière le rempart d'un amas de cadavres ensanglantés, il hurle, je hurle, nous hurlons, et nous voilà au corps à corps, bataillant debout en équilibre sur la chair chaude encore de ses camarades. Ah! Et tiens! Et tiens! Et ah! Et ah! Je lui tranche le bras, là, juste sous l'aisselle, là, ah! Son sang germain pressé par les coups désordonnés de son cœur affolé gicle de l'artère et lâchement m'aveugle en souillant mon œil valide.

GEORGETTE. – Ah...

PAULETTE, à *Georgette*. – Buvez un coup... Oui, voilà, oui, encore. Encore...

L'ABBÉ RATRAC. – Le Chleuh, profitant de ma faiblesse momentanée, obéissant à sa fourbe nature et poussant un hurlement guttural et féroce, m'enfoncé dans l'aine trente centimètres de l'acier de son sabre. Sur le point de m'évanouir — je le confesse —, mon poignard m'échappe. Mais Jésus me donne encore la force d'asséner au Fridolin un coup mortel. M'emparant de mon crucifix, je le lui plante dans la gorge, déchirant les chairs, broyant les cartilages, médiastin, larynx, pharynx et tout le bazar, jusqu'à la glotte, et ne m'arrête qu'une fois mon poing tout entier logé dans sa trachée.

*Georgette s'évanouit.*

PAULETTE. – Georgette ? Georgette ? Oh, Georgette ?

L'ABBÉ RATRAC. – Hourra ! Hourra ! La cote 17 est prise ! La cote 17 est française !

M<sup>ME</sup> TITI. – Ah ben, ça... Euh... Ça... Pfoou...

OCTAVE. – C'est épouvantable.

PAULETTE. – Ça, pour sûr, ça nous en bouche un sacré coin. Hein, Georgette ? Oh, Georgette ? Ho ! (*Elle donne deux ou trois baffes à Georgette.*) Hé ho !

*M<sup>me</sup> Titi torgnole discrètement Paulette.*

PAULETTE. – Aïe ! Mais quoi ?

MARCELINE. – Avec des hommes tels que vous, M. l'abbé, la guerre serait déjà finie depuis un moment.

*Marceline fait respirer des sels à Georgette, qui reprend peu à peu conscience.*

L'ABBÉ RATRAC. – Les tranchées sont pleines d'hommes d'une valeur exceptionnelle, bien supérieure à la mienne. Non, ce qui manque au Français, c'est la foi. La foi dont il s'est détourné au bénéfice de ces sottises aspirations républicaines. Et quand il ne s'en est pas détournée, il est empêché de l'exercer. À propos, je...

GEORGETTE, revenue à elle. – Ah... Ah...

PAULETTE, à Georgette. – Ben dites donc, vous êtes drôlement sensible, Georgette. Heureusement que vous étiez pas là quand j'ai mis bas mon gros lardon. Six kilos trois. Je vous dis pas la boucherie ! Vous auriez tourné de l'œil avant qu'on y voit la tête !

MARCELINE, à *Octave*. – Et vous, Octavine, souhaitez-vous partager votre douleur avec nous ? La parole et l'échange ont des vertus cathartiques insoupçonnées.

OCTAVE, *hésitant*. – Euh... Et bien...

MARCELINE. – L'émotion... (*À l'abbé Ratrac, montrant Octave.*) M. l'abbé, peut-être pourriez-vous... ?

L'ABBÉ RATRAC. – Comment ? Hein ? Ah, euh, oui, naturellement. (*À Octave.*) Bon. Bien. Comment est-il mort ?

OCTAVE. – Pardon ? Qui donc ?

MARCELINE. – Jacquot.

OCTAVE. – Jacquot ?

MARCELINE. – Votre fiancé...

OCTAVE. – Mon fiancé ? Ah, oui, mon fiancé. Oui, bien sûr, oui, Jacquot. Oui, oui, oui, oui. Pauvre Jacquot. Oui. Oui, oui...

L'ABBÉ RATRAC. – Eh bien ? Comment a-t-il passé ? Un obus ? Une balle dans le crâne ? La gangrène ?

GEORGETTE. – Ah...

OCTAVE. – Euh, écoutez, je n'ai pas eu beaucoup d'informations, on ne m'a pas dit grand chose, un simple télégramme, et voilà. Je crois que... Je crois que c'est à cause d'un... D'un cheval, d'un troupeau de chevaux – un troupeau de chevaux, je veux dire. Des chevaux. Voilà, des chevaux. Il... Euh... Il était dans les...

L'ABBÉ RATRAC. – Dans la cavalerie. Je vois.

OCTAVE. – La cavalerie, c'est ça. Il... faisait le... les... enfin, voilà...

L'ABBÉ RATRAC. – Ah, le pauvre gars ! Il a dû être piétiné au cours d'une charge. J'ai déjà vu ça. C'est horrible. Vous avez vu son corps ?

GEORGETTE. – Ah...

*Georgette repart à dame.*

OCTAVE. – Euh, non. Non, non, pas encore. Mais je n'y manquerai pas. Dès que... Dès que ce sera possible. Enfin, voilà, j'imagine que...

MARCELINE. – Vous pouvez laisser aller vos larmes, Octavine.

OCTAVE. – Ah ? Vous... Vous pensez ?

MARCELINE. – Mais oui. Nous sommes là pour ça. Pour donner libre cours à notre douleur, pour épuiser notre chagrin. N'est-ce pas, mes amies ?

M<sup>ME</sup> TITI. – Euh, oui, bien sûr, oui.

PAULETTE. – Ben oui, hein !

MARCELINE. – Pleurez. Pleurons.

L'ABBÉ RATRAC. – Ahem.

MARCELINE. – Priez, mon père, accompagnez nos larmes des mots de notre Seigneur, elles n'en couleront que mieux, elles n'en seront que plus purifiantes. (*Elle met le flacon de sel sous les narines de Georgette qui revient à elle.*) Georgette revient parmi nous. (*À Georgette.*) Pleurez, Georgette. (*À Octave.*) Pleurez avec elle, Octavine, pleurez avec Georgette, pleurez. (*À M<sup>me</sup> Titi et Paulette.*) Et vous aussi, M<sup>me</sup> Tirrassier. Et vous aussi Paulette... Les larmes sont... Sont le drain de l'affliction ! Le cathéter de nos douleurs ! (*Georgette sanglote; M<sup>me</sup> Titi et Paulette s'efforcent de*

*pleurer; l'abbé Ratrac marmonne une prière. À Octave.)* Regardez, Octavine, comme elles pleurent, admirez leurs larmes.

OCTAVE. – Ah, oui, oui, je comprends... Ah... Ah ah ah...

*Octave s'efforce de pleurer à son tour.*

MARCELINE. – C'est cela! Oui, c'est cela! Libérez les flots de la peine! Lavez vos cœurs des ombres du regret! (*L'abbé Ratrac s'approche de Marceline tout en continuant de marmonner sa prière.*) Purifiez vos âmes des scories de l'absence...

M<sup>ME</sup> TITI, *Georgette, Paulette et Octave, pleurant.* – Ah ah ah...

L'ABBÉ RATRAC, *en aparté à Marceline.* – Puis-je vous dire un mot?

MARCELINE, *à l'abbé Ratrac.* – Mais bien sûr, mon père. (*Aux pleureuses.*) Pleurez, mes amies, pleurez.

M<sup>ME</sup> TITI, *Georgette, Paulette et Octave.* – Ah ah ah...

L'ABBÉ RATRAC, *aux pleureuses.* – Exaudi orationem meam. (*À Marceline.*) Vous avez pu toucher un mot à M<sup>me</sup> Lagadère de cette petite affaire dont je vous ai entretenue l'autre jour?

MARCELINE, *à l'abbé Ratrac, tout en distribuant des mouchoirs aux pleureuses.* – Une petite affaire? Non, je ne... Je ne me souviens pas.

PAULETTE, *tendant son mouchoir usagé à Marceline.* – Dites, il est plein à raz-bord, celui-ci. (*Marceline lui en tend un propre et récupère l'usagé.*) Merci. (*Pleurant.*) Ah... Ah...

L'ABBÉ RATRAC, *aux pleureuses.* – Ad te omnis caro veniet. (*À Marceline.*) Mon projet de chapelle tout-terrain, la chapelle blindée!

MARCELINE. – La chapelle blindée ? Ah mais oui, bien sûr, bien sûr ! Une idée magnifique ! Une idée splendide !

L'ABBÉ RATRAC. – Vous lui en avez parlé, alors ?

MARCELINE. – Oui, oui, j'ai abordé le sujet avec elle. (*Tendant un mouchoir à M<sup>me</sup> Titi.*) Tenez, ma chère.

M<sup>ME</sup> TITI. – Merci.

MARCELINE. – Pleurez, pleurez, mes douces amies, continuez, ne vous arrêtez pas. (*À l'abbé Ratrac.*) J'ai abordé le sujet, mais il conviendrait que vous lui en parliez de vive voix.

PAULETTE. – Dites, madame Marceline, vous pensez pas qu'on pourrait boire un petit coup pour se refaire (*– montrant ses yeux –*) un peu du jus, là ? Je suis presque à sec. (*Un coup de M<sup>me</sup> Titi.*) Aïe !

MARCELINE. – Mais oui, chère Paulette. Buvez, pleurez, il faut éliminer.

PAULETTE. – Merci. Parce que, franchement, j'aurais jamais cru qu'on pouvait avoir soif des yeux. Vous en voulez, Georgette ?

GEORGETTE. – Ah !

L'ABBÉ RATRAC, *aux pleureuses.* – Requiem æternam dona eis... (*À Marceline.*) Et pourquoi cela ?

MARCELINE. – C'est une somme est importante. Cent mille francs tout de même. Sur cette question, ma belle-mère est très regardante. Vous comprenez ? Elle a besoin de... D'évaluer.

L'ABBÉ RATRAC. – Ah, bon ? Eh bien soit. (*Aux pleureuses.*) Et lux perpetua luceat eis.



MARCELINE. – Vous lui en parlerez ce soir. Votre idée est remarquable. Je suis sûr que vous saurez la convaincre.

L'ABBÉ RATRAC. – Hum. Amen.

PAULETTE, à *M<sup>me</sup> Titi*. – Un petit coup, mè-reuh ?

*Explosion. Électricité coupée.*

GEORGETTE. – Ah !

*Noir.*



## ACTE 3

### SCÈNE 1

*Dans le hall d'entrée. Charles entre à pas furtifs, prudent, une bougie à la main.*

CHARLES. – Ah, bougre de carne de femelle enragée! (*Un temps. Criant.*) Mon or! (*Un temps.*) Ah, je dois me la rappeler, je dois me rappeler cette fichue combinaison! Un jour dans son ivrognerie, elle lui a échappé... Je l'entends encore, je l'ai sur le bord de l'oreille, là, toute proche, à ma portée... C'était zéro, un... Et puis un deux trois... Et puis... Et puis... Et puis... Ah! (*Un temps. Entrent, à la queue-leu-leu sans que Charles y prenne garde, Jeanne et Flipote de retour de la salle à manger et en route pour les cuisines. Jeanne tire rapidement une bouteille de son tablier, boit une rasade au goulot, la passe à Flipote qui boit une rasade, la repasse à Jeanne qui la remet dans son tablier.*) Allons, du calme, reprenons. Zéro, un et puis un, deux, trois, et puis...

FLIPOTE, *sans s'arrêter.* – Fibonacci.

CHARLES. – Hein? Quoi?

JEANNE. – Fibonacci.

CHARLES. – Mais qu'ai-je à faire de vos recettes italiennes? Fichez moi le camp!

FLIPOTE. – Vos chiffres, là, c'est Fibonacci, la suite...

CHARLES. – Quoi ?

JEANNE. – Zéro, un ; un deux trois ; cinq huit treize...

FLIPOTE. – Et cætera.

*Elles sortent.*

CHARLES. – Hein ? Quoi ? Hein ? (*Un temps.*) Zéro un, un deux trois, cinq huit treize... (*Un temps.*) Nom d'un chien !

*L'électricité revient en vacillant. Il sort en se précipitant.  
Entrent quelques instants après Paulette et M<sup>me</sup> Titi.*

M<sup>ME</sup> TITI, *relevant sa voilette.* – Ah, je n'en peux plus ! Quelle plaie, cette bonne femme, mais quelle plaie !

GEORGETTE, *depuis les coulisses.* – Ah ! Ah, le pauvre, le pauvre...

M<sup>ME</sup> TITI. – La voilà qui recommence !

MARCELINE, *depuis les coulisses.* – Ma chère, ma chère amie, calmez-vous, je vous en conjure. Reprenez une goutte de porto...

L'ABBÉ RATRAC, *depuis les coulisses.* – Les chairs putréfiées ne sont rien. Seule l'âme est importante !

M<sup>ME</sup> TITI. – Ah ! Encore un peu, j'allais l'étriper !

PAULETTE, *après s'est vigoureusement mouchée.* – Hé, et puis l'autre-là, avec sa voilette à barbe ! Je savais pas que les travelos pouvaient se marier pour devenir veuve. Quand je vais dire ça au Léon, il va attraper la jaunisse. Depuis le temps qu'il réclame une pension à Firmin.

M<sup>ME</sup> TITI. – Il faut qu'on mette les bouts fissa. Attrapons Parnaud-Lagadère et faisons-lui cracher l'oseille.

PAULETTE, *levant sa voilette*. – Facile à dire! C'est grand comme la Salpêtrière, cette turne! On y perdrait un régiment de zouaves. Tiens, c'est tout pareil que la Coco : elle est si large en dedans qu'elle te pondrait un veau...

M<sup>ME</sup> TITI, *l'interrompant*. – Ah, tais-toi donc! Tu ne vois pas que je réfléchis? (*Un temps*.) Il doit être dans son cabinet...

PAULETTE. – Les cabinets, ouais, ça m'étonnerait pas.

M<sup>ME</sup> TITI. – Ou peut-être dans sa chambre...

PAULETTE. – Comme il est, il a des cabinets dans sa chambre, moi, je dirais...

M<sup>ME</sup> TITI. – Mais où est-ce que ça peut bien être? Oh la, attention, on vient!

*Elles se cachent et baissent leurs voilettes. Passent Jeanne et Flipote en fond de scène, chargées de plat. Elles sortent. M<sup>me</sup> Titi et Paulette vont pour quitter leur cachette, mais se cachent à nouveau quand entre Charles, prudent, ahanant à cause du poids de la valise. Le reconnaissant, M<sup>me</sup> Titi et Paulette se montrent et lui barrent le chemin.*

CHARLES, *surpris, levant les bras, se lâchant la valise sur le pied, sautillant*. – Ah! (*Baissant les bras en reconnaissant les veuves*.) Ah, vous m'avez fait peur. Tout en noir, comme ça dans le noir...

M<sup>ME</sup> TITI. – Vous n'aimez pas le noir, M. Parnaud? Vous préférez le rose?

CHARLES. – Mais, euh...

PAULETTE. – Ou le saumon, peut-être ? Ou le blanc ? (*Avec gourmandise.*) Hum, c'est salissant, le blanc, pas vrai ? Hum !

CHARLES. – Mesdames, je ne comprends pas...

M<sup>ME</sup> TITI, *relevant sa voilette en même temps que Paulette la sienne.* – Et là ? Vous comprenez ?

CHARLES. – Ah !

M<sup>ME</sup> TITI. – Oui, « Ah ! », c'est nous ! « Le Bacchus enchanté », 16, rue de la Moufette, entre la gare et l'abattoir, ça vous rappelle un petit quelque chose, non ?

CHARLES. – Ah !

PAULETTE. – Et moi, Paulette, je te rappelle rien ?

CHARLES. – Ah !

PAULETTE. – Et elle, M<sup>me</sup> Titi ? C'est son sac à noix rotatif qui t'a fait des trous de mémoire ?

CHARLES. – Ah !

M<sup>ME</sup> TITI. – Bon, la soirée souvenir est finie. Vous nous avez laissé une ardoise de vingt-deux mille francs.

CHARLES. – Ah !

M<sup>ME</sup> TITI. – « Ah ! », je ne vous le fais pas dire. Je suis pas dans l'épicerie, moi, mon petit monsieur, ni dans les bonnes œuvres. La charité, on n'a pas ça en magasin. Vous allongez les talbins ou alors votre rombière n'aura plus besoin de courir les cimetières pour trouver de quoi humecter ses mouchoirs.

CHARLES. – Ah, mais là...

M<sup>ME</sup> TITI. – Le blé.

PAULETTE. – L'oseille.

M<sup>ME</sup> TITI. – L'artiche.

PAULETTE. – Le fric.

M<sup>ME</sup> TITI. – Vingt deux grands formats. Tout de suite.

PAULETTE. – Maintenant.

CHARLES. – On peut... On peut s'arranger... Mais pas ici...

M<sup>ME</sup> TITI. – Maintenant, ici, tout de suite.

CHARLES. – J'ai l'argent, j'ai tout l'argent. Ici même. Mais je ne peux vous le donner là, pas dans l'entrée. Venez dans mon cabinet et vous l'aurez, je vous le jure. Et je vous paierai même des intérêts.

M<sup>ME</sup> TITI. – Tiens, tiens...

CHARLES. – Sur mon honneur, je vous paierai des intérêts, mais dans mon cabinet. Vite!

PAULETTE. – Hum, s'il y a des intérêts, je veux bien être gentille, moi, mon joli pouponnet...

CHARLES, à Paulette, excité. – Ah? Gentille? Gentille comment?

M<sup>ME</sup> TITI, à Paulette. – Tss, tss, on verra ça plus tard. (À Charles.) Allons-y. On vous suit.

*Ils sortent en direction du cabinet de Charles. Entrent Céléstin et Séraphin.*

SÉRAPHIN. – Quel pot de colle, ce médecin. Impossible de s'en détacher. (Se lissant les cheveux.) Et puis cette manie de vous tripoter le crâne...

CÉLESTIN. – Nous voilà pris au piège ! Plus d'or, plus de gare, menacés d'être ensevelis sous des décombres, et peut-être pire encore : capturés par les uhlands ! Dire qu'à cette heure je pourrais être en train de siroter du fendant chez Maman. Elle le sert accompagné de petits cubes de tommes et de carrés de pomme, tout comme quand j'étais enfant... Quand j'étais encore tout innocent...

SÉRAPHIN. – Ah, les petits Suisses innocents, laisse-moi rire... Arrête tes jérémiades. Trouvons plutôt le moyen de prendre notre part et de ficher le camp d'ici. Que Charles se débrouille, c'est sa panade, après tout. Qu'il ouvre le coffre de sa bonne femme et nous donne nos lingots. Et après, adieu !

CÉLESTIN. – Et pour aller où ? Et comment ? Toutes les routes sont coupées ! Les gares détruites ! Il pleut des bombes ! C'est la guerre, Séraphin, la guerre !

SÉRAPHIN. – Mais je le sais, que c'est la guerre ! Nous trouverons bien une automobile ou une calèche. Nous irons droit au sud. À Lyon, tiens. Ou à Marseille. Un bateau, l'Amérique, que sais-je ? Qu'importe. Il faut filer.

CÉLESTIN. – Mais nous serons arrêtés, interrogés ! Et quand ils verront l'or, qu'est-ce que tu diras ?

SÉRAPHIN. – Je dirai... Je dirai... Je dirai que... Ah ! On s'en fiche de ce que je dirai, je trouverai sur le moment. Pour l'instant, fichons le camp d'ici.

CÉLESTIN. – Bien sûr, fichons le camp d'ici, M. le Secrétaire attaché à la délégation du haut-commissariat aux réfugiés des représentants et cætera et cætera. Votre plan est brillant, brillant comme toujours !



SÉRAPHIN. – Hé ho, du calme ! Elle n'est pas de moi, après tout, cette idée de faire d'un veau un traître à sa patrie !

CÉLESTIN. – Quoi ? Comment ?

SÉRAPHIN. – Il faut être Suisse pour imaginer des choses pareilles.

CÉLESTIN. – C'est indigne, Séraphin, c'est indigne.

SÉRAPHIN. – Ho, hé, hein !

CÉLESTIN. – Indigne ! Et blessant.

SÉRAPHIN. – Oui, bon, ça va.

CÉLESTIN. – Trouvons Charles à présent.

*Entre Octave en pleurs un mouchoir à la main, puis cessant de pleurer d'un coup. Il n'aperçoit pas immédiatement Célestin et Séraphin qui se sont tus à son approche.*

OCTAVE. – Oh, mon Dieu, quel cauchemar ! Si c'est ça être veuve... (*Levant sa voilette et s'épongeant le front et les joues.*) Quelle chaleur, là-dessous ! Bon, il faut que je me rase, ça me démange de partout. Albertine, où est Albertine ? Albertine ? (*Découvrant Célestin et Séraphin.*) Ah !

*Octave baisse sa voilette précipitamment.*

SÉRAPHIN. – Madame.

CÉLESTIN. – Madame.

OCTAVE. – Messieurs.

CÉLESTIN, *attrapant la main d'Octave pour lui faire le baise-main.* – Nous n'avons pas été présentés. Célestin Ponthonnex.

Un ami de Charl... (*– il va pour baiser la main d’Octave, mais a un mouvement de recul en la considérant de près –*) Char... les.

OCTAVE, *retirant sa main de celle de Séraphin et la tenant serrée contre elle.* – Enchantée. Octavine. Octavine Cheval — euh, Jacquot. Octavine Cheval-Jacquot — euh, Jacquot-Cheval.

CÉLESTIN, *troublé.* – Oui... Enchanté.

SÉRAPHIN, *empressé.* – Séraphin Bouckenooghe. Enchanté.

*Séraphin tente de faire un baise-main à son tour, mais Octave se dérobe. Célestin tire Séraphin par la manche.*

CÉLESTIN. – Si vous voulez bien nous excuser, madame, nous avons à faire. (*À Séraphin.*) Viens.

SÉRAPHIN. – Comment ? Mais nous n’allons pas laisser cette jeune personne seule dans le...

CÉLESTIN, *en aparté à Séraphin.* – Viens, espèce de corniaud !

SÉRAPHIN. – Mais enfin...

OCTAVE. – Oui, oui, allez-y. Ne vous souciez pas de moi, je...

CÉLESTIN. – Merci, madame. (*À Séraphin.*) Allez, viens, toi, viens !

*Célestin entraîne Séraphin.*

SÉRAPHIN, *à Octave.* – À tout à l’heure... J’espère...

*Célestin et Séraphin sortent.*

CÉLESTIN, *en coulisse, à Séraphin.* – Nigaud ! Andouille ! Cré-tin !

SÉRAPHIN. – Mais quoi ? Quoi ? Qu’est-ce qu’il y a ?

OCTAVE, *relevant sa voilette, s'épongeant, considérant le dos de ses mains.* – Ouf! Ah, nom de Dieu, j'aurais dû prendre des gants. Mais quel imbécile je fais, quel imbécile! (*Entre Marceline. Octave baisse sa voilette. À part.*) Oh, non, pas elle!

MARCELINE, *à Octave.* – Ah, vous êtes ici, Octavine. Georgette s'est endormie, la pauvre, épuisée par le chagrin. Laissons-la dormir. L'abbé Ratraç veille sur elle. Ses larmes et le sommeil auront tôt fait de laver la blessure qui aujourd'hui la défigure. Elle marchera bientôt — comme vous, vous verrez — droite et sereine sur les sentiers de la gloire. Dieu veille sur vous, sur vous toutes. Et Clémenceau! Et la Patrie tout entière! (*Un temps.*) Ah, mon Dieu, quel courage ont les femmes — les femmes françaises! La Française, la Française, quelle trempe! C'est l'acier de la bienveillance et du sacrifice réunis! Ah... (*Un temps.*) Où sont M<sup>me</sup> Tirrassier et sa malheureuse fille?

OCTAVE. – Elles ont dit qu'elles allaient prendre l'air au jardin.

MARCELINE. – Ah, oui, c'est vrai. Elles sont épuisées, elles aussi... (*Un temps.*) Excusez-moi, mais n'auriez-vous pas croisé mon époux, par hasard?

OCTAVE. – C'est-à-dire que je n'ai pas eu l'honneur de lui être présentée et...

MARCELINE. – Pardon, c'est vrai. Où avais-je la tête?

OCTAVE. – En revanche, deux de ses amis se tenaient ici à l'instant...

MARCELINE. – Messieurs Ponthonnex et Bouckenooghe?

OCTAVE. – Oui, je crois, il me semble...

MARCELINE. – Et ils sont allés...?

OCTAVE. – Eh bien, par ici, je crois.

MARCELINE. – Merci infiniment. Je vous laisse un instant — un détail important à régler. Pourquoi n'iriez-vous pas rejoindre l'abbé Rattrac et notre amie Georgette? Ils vous tiendront compagnie.

OCTAVE. – Je... J'y cours.

MARCELINE. – À tout à l'heure. Et n'oubliez pas : pleurez, buvez, éliminez.

OCTAVE, *affectant un sanglot*. – Oui, oui, bien sûr.

MARCELINE, *à part*. – Ah, Charles, misérable bougre, ton heure sonne!

*Marceline sort en direction du cabinet de Charles.*

OCTAVE. – Albertine, Albertine... Albertine où es-tu? Albertine?

*Octave sort. Entre Georgette, hagarde, hébétée, suivie de l'abbé Rattrac.*

GEORGETTE. – Ah!... Ah!...

L'ABBÉ RATRAC. – Madame, madame... Madame, où allez-vous?

GEORGETTE. – Où suis-je? Où suis-je?

L'ABBÉ RATRAC. – Mais vous êtes là, enfin! Où croyez-vous être?

GEORGETTE. – Ah, c'était affreux, il revenait tout en sang...

L'ABBÉ RATRAC. – Mais de qui parlez-vous?

GEORGETTE. – Il était là devant moi, ventre ouvert, sans visage et sans yeux, méconnaissable...

L'ABBÉ RATRAC. – Qu'est-ce que vous racontez ? Il y a personne d'autre que moi, ici.

GEORGETTE. – Il tenait entre ses mains mon petit ruban bleu...

L'ABBÉ RATRAC. – Mais vous êtes folle !

GEORGETTE. – Mon petit ruban bleu...

L'ABBÉ RATRAC. – Complètement folle !

GEORGETTE. – Je me sens si seule et si perdue... Philémon ? Où es-tu Philémon ?

L'ABBÉ RATRAC, *à part*. – Démente, elle est démente... Que faire ? Dans les tranchées, j'aurais su, mais là... Pas à une femme, tout de même.

GEORGETTE. – La mort, la mort, la mort, la mort est partout, la mort nous prend tout, tout, jusqu'à l'espoir de mourir... Ah !...

L'ABBÉ RATRAC, *secouant Georgette*. – Calmez-vous, madame ! Calmez-vous ! (*À part*.) Que faire ? M<sup>me</sup> Parnaud ? Enfin !

GEORGETTE. – Où suis-je ? Marceline ? M<sup>me</sup> Parnaud ? À moi ! Tout est noir !

*Entre Gobinel.*

D<sup>R</sup> GOBINEL. – M. Ponthonnex ? M. Bouckenooghe ?

L'ABBÉ RATRAC. – Ah, docteur, vous tombez bien.

D<sup>R</sup> GOBINEL. – M. l'abbé, bonjour. Comment allez-vous ? Je cherchais ces deux messieurs si charmants... (*Avisant Georgette.*) Madame.

GEORGETTE. – Ses orbites sont pleines de terre et sa bouche, sa bouche, sa bouche... Ah!

D<sup>R</sup> GOBINEL, à *Georgette*. – Plaît-il?

L'ABBÉ RATRAC, à *Gobinel*. – Elle déménage! Complètement azimutée. Ça lui a pris comme ça, d'un coup. Pffuit!

D<sup>R</sup> GOBINEL, *examinant rapidement Georgette*. – Voyons voir ça.

GEORGETTE. – Noires ses mains, noirs ses viscères... Noir, noir, tout est noir!

D<sup>R</sup> GOBINEL, à *l'abbé Ratrac*. – Obusite.

L'ABBÉ RATRAC. – Obusite? Elle n'a jamais mis les pieds sur un champ de bataille, que je sache!

GEORGETTE. – Démembré, déchiqueté, brûlé vif...

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Je suis catégorique. Obusite par transfert émotionnel. Et ce n'est que le premier stade de l'affection. A-t-elle subi un choc affectif récemment?

L'ABBÉ RATRAC. – Eh bien, elle a perdu son mari. Au front. Comme tout le monde. Pas de quoi en faire une maladie.

D<sup>R</sup> GOBINEL. – A-t-elle vu son corps? Ou lui a-t-on décrit l'état de corps?

L'ABBÉ RATRAC. – Euh... Eh bien, euh...

D<sup>R</sup> GOBINEL. – C'est typique. Ne bougez pas. Je reviens.

*Gobinel sort.*

L'ABBÉ RATRAC. – Docteur! Docteur!

GEORGETTE. – Ah!... Ah!... Marceline! J'ai peur! J'ai peur! Ne me laissez pas toute seule dans le noir! Marceline!

*Gobinel entre, portant sa sacoche.*

D<sup>R</sup> GOBINEL, *fouillant dans sa sacoche; à Ratrac, à propos de Georgette.* – Tenez-la. C'est une chance que j'ai emporté (*– tirant de sa sacoche une gégène artisanale –*) cet appareil de mon invention. C'est redoutable. Vous voyez, là, la dynamo? Deux électrodes et hop! Bzzz! C'est miraculeux. Si vous saviez le nombre d'agités que je guéris avec cet engin-là... Maintenez-la immobile.

*Gobinel entreprend d'actionner la manivelle de sa gégène, de laquelle s'échappent des étincelles. L'abbé Ratrac tâche d'immobiliser Georgette à l'aide de son bras valide, mais elle est agitée et lui glisse entre les doigts.*

GEORGETTE. – Marceline! Marceline! Je perds ma substance! Je me vide! Au secours!

D<sup>R</sup> GOBINEL. – C'est presque prêt! Encore deux ou trois tours... Tenez-la, tenez-la bien!

*L'abbé Ratrac essaie encore d'immobiliser Georgette, mais elle est de plus en plus agitée. L'abbé Ratrac considère alors son poing valide, hésite un très court instant et se décide à donner un coup au menton de Georgette. Georgette reçoit le coup, tourne sur elle-même, étourdie.*

GEORGETTE. – Marceline! Au secours! À l'aide! À moi! (*Marceline sort, moitié courant, moitié titubant.*) Marceline! Marceline!

L'ABBÉ RATRAC. – Elle s'échappe!

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Rattrapons-la! Vite! Elle ne peut pas rester dans cet état. Madame! Madame! Revenez ici! Madame!

*Sortent Gobinel, brandissant sa gégène étincelante, et l'abbé Ratrac. Entrent d'une part Jeanne et Flipote, des cuisines vers la salle-à-manger, portant encore des plats, toujours plus ivres; d'autre part Albertine, par une entrée opposée, une panière à linge à la main.*

FLIPOTE, à Jeanne. – Avance, je vais te rentrer dedans.

JEANNE. – Oh, doux Jésus, ce que ça donne chaud de monter et descendre comme ça!

FLIPOTE, avisant Albertine. – Eh bien, qui que voilà? C'est M<sup>elle</sup> Albertine!

JEANNE. – Ça va, M<sup>elle</sup> Albertine?

FLIPOTE, tirant sa bouteille de son tablier. – Vous en voulez un petit gorgeon, M<sup>elle</sup> Albertine?

ALBERTINE. – Non, je vous remercie.

*Flipote boit un coup.*

JEANNE. – Toujours polie, M<sup>elle</sup> Albertine, toujours bien polie.

FLIPOTE. – Où est-ce que vous allez, comme ça?

ALBERTINE. – Laver les caleçons de monsieur.

FLIPOTE. – Ouh la la!

JEANNE, pensant soudain à quelque chose avec inquiétude. – Flipote...

FLIPOTE, à Albertine. – Deux bonne louches de soude, c'est ça qu'il faut pour les caleçons de monsieur.



JEANNE. – Flipote...

FLIPOTE, à *Albertine*. – Et puis trois verres d'acide citrique.

JEANNE. – Flipote...

FLIPOTE, à *Albertine*. – Et puis frotter, bien sûr, frotter, gratter, creuser.

JEANNE. – Flipote...

FLIPOTE, à *Jeanne*. – Oui, quoi ?

JEANNE. – Tu as bien mis la liqueur d'amande sur le gâteau ?

FLIPOTE. – La liqueur ? La liqueur... Attends, attends... Oui. Ah, ah, mais non ! Nom d'un chien, j'ai oublié !

JEANNE. – Ah, catastrophe ! Catastrophe !

FLIPOTE. – Ah la la la ! Catastrophe de catastrophe !

JEANNE. – Il faut que j'y aille ! Ah mon Dieu, mon Dieu !

ALBERTINE. – Jeanne.

JEANNE. – Oui ?

ALBERTINE. – Ne vous donnez pas cette peine. Je vais le faire.

JEANNE. – Quoi ?

ALBERTINE. – Je vais le faire. Je vais mettre la liqueur d'amande sur le gâteau.

FLIPOTE. – Albertine ! Formidable, Albertine ! Magnifique !

JEANNE, à *Albertine*. – Vous feriez ça ?

ALBERTINE. – Puisque je vous le dis. Dites-moi seulement comment on fait.

JEANNE. – Eh bien, c'est tout bête. Vous versez trois belles rasades partout sur le gâteau, bien réparties.

ALBERTINE. – D'accord. J'y vais.

JEANNE. – Vous nous sauvez la vie, M<sup>elle</sup> Albertine.

FLIPOTE, *buvant un coup*. – Vive M<sup>elle</sup> Albertine! Allez, en route!

JEANNE. – Trois belles rasades, hein? Bien partout, hein? Merci, M<sup>elle</sup> Albertine!

FLIPOTE. – Avance, avance!

*Exeunt.*

## SCÈNE 2

*Dans la cuisine qu'éclaire par intermittence la lumière électrique vacillante, Albertine, qui a posé sa panier à linge à côté de l'énorme gâteau aux fraises, effectue l'opération suivante : après avoir soigneusement reniflé le contenu des bouteilles de liqueur d'amande et de poison, elle verse le contenu de la bouteille de poison dans un bol, le contenu de la bouteille de liqueur d'amande dans un autre bol, puis elle reverse la liqueur d'amande dans la bouteille de poison et le poison dans la bouteille de liqueur d'amande. Après quoi, elle arrose le gâteau de trois généreuses rasades de poison.*

ALBERTINE, *effectuant l'opération décrite ci-dessus*. – Albertine, madame, la bonniche, madame, du Poitou, madame. Infirmière, madame? C'est vrai, madame, aussi. Diplômée? Oui, madame — et du Poitou, madame. Treize francs par jour, madame,

c'est vrai, c'est cher, madame, mais d'une hygiène irréprochable, récurée du sol au plafond, comme les parquets, l'argenterie, la porcelaine, la baignoire, les lavabos, les toilettes, les verres, les couteaux et les fourchettes — autre chose pour votre service, madame ? La bouteille de madame ? Je crains qu'elle ne soit vide, madame. Une autre, madame ? Bien sûr, madame. Comment, madame ? Oh non, madame, je ne dis rien, madame, jamais je ne me permettrais — du Poitou, madame. Albertine, madame, la bonniche, madame, du Poitou, madame. Oui, madame, je pousse, madame, je pousse, madame, je pousse, madame, je pousse. Je pousse, je frotte, je gratte, je creuse, je pousse ! Comment, madame ? Oui, madame, je rêve. Je rêve, madame. D'un escalier, madame. D'un escalier aux fraises d'au moins soixante-quatre marches.

*Entre Octave.*

OCTAVE. — Albertine !

ALBERTINE, *sursautant*. — Qu'est-ce que tu fais ici, tout seul ? Où sont les veuves ? Où est madame ?

OCTAVE. — Je ne sais pas. Elle cherche son mari. Les autres sont dans le jardin. Le curé s'occupe de la folle. Je ne sais pas. (*Montrant ses joues et ses mains.*) Albertine, Albertine, je n'en peux plus, il faut que je me rase. C'est insoutenable. Je ne peux pas rester comme ça.

ALBERTINE. — Quelle idée tu as eue, aussi, de venir ici !

OCTAVE. — Albertine ! Tu ne peux pas me laisser comme ça ! Tu ne peux pas laisser une pauvre veuve sans secours !

ALBERTINE. — Mais qu'est-ce que tu racontes ?

OCTAVE. – Rase-moi! Les joues, les mains, tout! Je n'en peux plus. On va me démasquer! Tu comprends?

*Octave va pour prélever un peu de crème sur le gâteau.  
Albertine lui donne une tape sur la main.*

ALBERTINE. – Bas les pattes! Fais-moi confiance.

*Octave se colle à elle.*

OCTAVE. – Albertine, rase-moi, je t'en supplie, rase-moi et je te ferai tu sais quoi, avec le menton tout doux, là, hein? Tu adores, hein, juste là, entre les...

ALBERTINE. – Oh, arrête, lâche-moi, je n'ai pas le temps...

OCTAVE. – Mais si, tu adores. Tu sais bien, quand je fais comme ça, là, juste entre tes...

ALBERTINE. – Cesse tout de suite! Je n'ai pas que ça à faire! Il faut encore que je dresse le couvert et que je lave tout ça.

OCTAVE, *regardant dans la pаниère, dégoûté.* – Qu'est-ce que c'est?

ALBERTINE. – Des caleçons.

OCTAVE. – Beurk!

ALBERTINE. – Comme tu dis! Alors, laisse-moi travailler.

OCTAVE. – Bon, écoute, Albertine, je te propose un marché. Tu me rases et je t'aide.

ALBERTINE. – À laver les caleçons?

OCTAVE. – Non. À dresser le couvert. Tu es d'accord? Hein? Et puis après, avec mon menton tout doux, tout soyeux, je te, hmm, comme tu aimes.

ALBERTINE, *soupirant*. – Bon. Suis-moi. Tu vas m’attendre dans ma chambre. Je vais tâcher de dénicher un rasoir. Et tu te tiens tranquille.

OCTAVE. – Promis.

*Exeunt.*

ALBERTINE, *depuis les coulisses*. – Tranquille, j’ai dit !

### SCÈNE 3

*Le bureau de Charles. Charles s’est retiré dans son cabinet de toilette — en coulisses. Paulette et M<sup>me</sup> Titi farfouillent dans le bureau à la recherche de l’argent promis par Charles. Celui-ci a laissé la valise, dûment fermée à double tour, sur le bureau. Charles, depuis le cabinet de toilette, chantonne avec excitation.*

CHARLES. – Ma Mimounette, jolie Mimounette !

PAULETTE, *à Charles*. – Prends ton temps, mon Bibounet d’amour, prends tout ton temps. Fais-toi tout mignon tout plein ! (*À M<sup>me</sup> Titi.*) Vous trouvez ? (*À Charles.*) T’auras du bon lolo tout chaud !

M<sup>ME</sup> TITI, *qui ouvre les tiroirs les uns après les autres et soulève des tableaux à la recherche d’un coffre-fort hypothétique*. – Non, je trouve pas ! Oh, c’est qu’il a pas intérêt à essayer de me rouler, ce margoulin-là, c’est moi qui te le dis !

CHARLES, *depuis les coulisses, chantonnant*. – Ma Mimounette, jolie Mimounette, Mimounette, Mimounette, Mimounette !

PAULETTE, à Charles. – Je suis là, mon Bibounet ! Prends tout ton temps. Ajuste bien les fronces, hein, sinon Mimounette va te gronder !

CHARLES, excité. – Oh non !

PAULETTE, à Charles. – Si, si, mon coquinou. Alors, sois bien sage ! (À M<sup>me</sup> Titi.) Et dans la valise, vous avez regardé ?

M<sup>ME</sup> TITI. – La valise ? Quelle valise ?

PAULETTE. – Ben, la grosse valise qu’il portait tout à l’heure. Celle-là, là.

M<sup>ME</sup> TITI. – Nom de Dieu !

CHARLES. – Je suis prêt, Mimounette !

*M<sup>me</sup> Titi fait signe à Paulette de faire durer la conversation.*

*Aidée de Paulette, elle entreprend d’ouvrir la valise.*

PAULETTE. – Tu es sûr que tu es prêt ? Euh... Attends, attends, attends. Tu as bien mis ton bonnet ?

CHARLES. – Il est sur ma tête !

PAULETTE. – Et tes chaussons ? Tu les a bien mis, tes chaussons, mon bébé ?

CHARLES. – Ils sont à mes pieds, sur mes petits petons tout ronds, tout roses !

PAULETTE. – C’est bien, c’est bien, Bibounet... Euh... Ah ! Et ta tutute ? Est-ce que tu as ta tutute ? Si t’as pas ta tutute, Mimounette va se fâcher ! Se fâcher tout rouge ! Ouh la la la !...

CHARLES, gémissant de plaisir anticipé. – Ma tutute... Ma tutute ! J’ai perdu ma tutute !

PAULETTE. – Eh ben, cherche-la ! Sinon, panpan-cucul !

CHARLES, *gémissant*. – Ah !

PAULETTE, *levant les yeux au ciel*. – Panpan sur le cul-cul de Bibounet...

CHARLES, *gémissant*. – Ah...

PAULETTE, *à M<sup>me</sup> Titi*. – Ah, non, mais je vous jure, qu'est-ce qu'il faut pas faire !

M<sup>ME</sup> TITI, *ouvrant la valise d'un coup*. – Ah !

*Paulette et M<sup>me</sup> Titi découvrent le contenu de la valise. Un temps.*

PAULETTE, *estomaquée*. – Oh, vache !

M<sup>ME</sup> TITI, *estomaquée*. – Jésus, Marie, Joseph ! L'animal !

PAULETTE. – C'est pas chez les sœurs qu'il va aller, mon petiot, c'est à la cours d'Angleterre...

CHARLES, *criant*. – J'ai retrouvé ma tutute ! J'arrive, Mimounette !

*Simultanément entrent d'un côté Charles, de l'autre Séraphin et Célestin. Charles porte une robe de chambre, un bonnet et des chaussons de bébé, une tutute à la bouche. Paulette se précipite vers Charles comme pour l'empêcher d'entrer, idem M<sup>me</sup> Titi, mais vers Célestin et Séraphin.*

CÉLESTIN, *apercevant M<sup>me</sup> Titi, n'ayant pas encore vu Charles*. – Madame. Charles ?

PAULETTE, *à Charles*. – Bibounet !

SÉRAPHIN, *ayant vu Charles, entrant dans le cabinet pour de bon.* – Charles ?

CHARLES, *tutute en bouche.* – Ah !

SÉRAPHIN, *découvrant la valise ouverte.* – Mais qu'est-ce que... ?

CÉLESTIN, *apercevant la valise ouverte et se penchant sur elle.* – Qu'est-ce c'est que ça ?

CHARLES, *découvrant à son tour la valise ouverte, en colère, mais tutute toujours en bouche.* – Ah !

PAULETTE, *à Charles, pour désamorcer sa colère.* – Coucou, mon Bibounet, ta Mimounette est là ! Coucou !

*Charles écarte Paulette et rejoint M<sup>me</sup> Titi, Célestin et Séraphin autour de la valise. Paulette s'approche à son tour.*

M<sup>ME</sup> TITI, *à Séraphin et Célestin.* – Ah, messieurs, messieurs, c'est... C'est extraordinaire ! Figurez-vous que M. Parnaud-Lagardère ici présent a découvert dans son jardin un trésor et que ce trésor, il veut... il veut... en faire don à la Veuve Française ! Voilà !

PAULETTE, *étonnée, ravie, sincère.* – C'est vrai, mon Bibounet ? Oh, ce que t'es chic ! (*M<sup>me</sup> Titi lui décoche un coup de pied.*) Aïe !

CÉLESTIN ET SÉRAPHIN. – Quoi ?

CHARLES, *crachant sa tutute sur Célestin, en rugissant.* – Quoi ?

M<sup>ME</sup> TITI, *à Charles, menaçante.* – C'est bien ce que vous nous avez dit, M. Parnaud ?

CÉLESTIN. – Ah, le traître !

SÉRAPHIN, *à Séraphin.* – Je te l'avais bien dit ! (*À Charles.*) Et cette tenue, là, ça rime à quoi ?



PAULETTE, *étréignant Charles*. – Hein, qu'il est beau, le Bibounet à sa Mimounette ?

CHARLES, *se dégageant de l'étreinte de Paulette*. – Ah !

PAULETTE. – Oh, le vilain Bibounet !

CÉLESTIN. – En attendant, cet or est à nous !

SÉRAPHIN. – Pas question qu'il aille engraisser des veuves !

CÉLESTIN, *brandissant la tutute*. – Rends-nous nos parts !

M<sup>ME</sup> TITI. – Non ! Jamais !

SÉRAPHIN. – Notre or !

PAULETTE. – Tintin, oui ! L'or aux veuves !

SÉRAPHIN. – Mort aux veuves !

M<sup>ME</sup> TITI. – Gougnafier !

SÉRAPHIN. – Voleuses !

PAULETTE. – Assassin !

CÉLESTIN, *à M<sup>me</sup> Titi*. – Ah, mais madame, lâchez ça !

M<sup>ME</sup> TITI. – Vous, lâchez ça, espèce de... !

PAULETTE. – Belge ! Flamand ! Boche !

SÉRAPHIN. – Hé ho, hein, ça va pas, non, une fois !

PAULETTE. – Fridolin ! Chleuh ! Doryphore !

SÉRAPHIN. – Non, mais dites, non, mais ho !

PAULETTE. – Grumeleux ! Patapouf ! Phacochère !

*Ils commencent à se battre autour de la valise, les uns et les autres tentant de s'en emparer ou de mettre des lingots*

*dans leurs poches. Seul Charles demeure immobile, tétanisé, bouillant d'indignation et de colère. Entre Marceline. Tout le monde se fige.*

CHARLES. – Ah !

MARCELINE, *découvrant Charles en tenue de poupon, éberluée.* – Ah ! (*Un temps.*) Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que c'est que cet accoutrement ? Qu'est-ce que c'est que ce raffut ?

SÉRAPHIN, *reprenant ses esprits.* – Ah, M<sup>me</sup> Parnaud, c'est un petit divertissement que nous répétons pour l'anniversaire de... de... de... (*Cherchant l'aide des autres, dansant vaguement sur place.*) Hein?... Un petit... divertissement... Voyez... C'est très amusant... Un, deux, trois ! Comme ça... Hein?... (*Chantonnant l'air de « Bambino ».*) Ta ta ta... Ta ta ta...

*Marceline, Célestin, M<sup>me</sup> Titi et Paulette, rendus à divers degrés d'ahurissement, le regardent se dandiner.*

PAULETTE, *chantant avec Séraphin.* – Ta ta ta, ta ta ta... Ta ta ta ta ta ta !

*Séraphin de plus en plus enjoué chante franchement, accompagné par Paulette, ravie. Charles demeure immobile, les yeux fixés sur Marceline, immobile elle aussi, atterrée par le spectacle. Le duo s'agite autour de Charles dans une chorégraphie de choix.*

SÉRAPHIN, *dansant avec enthousiasme.* – Allons, Charles, Célestin, n'est-ce pas réjouissant ? Ne sens-tu pas le rythme monter en toi ? Ta ta ta ! Ta ta ta !

CHARLES, *froidement et sans chanter.* – Ta ta ta, ta ta ta.

*La chorégraphie s'interrompt, l'enthousiasme étant douché par la froideur de Charles. Paulette est la dernière à s'arrêter. Un temps. Silence et toux gênés.*

MARCELINE, désignant la valise et son or. – Et j'imagine que cela, c'est le cadeau de M<sup>me</sup> Lagadère ?

CHARLES, dans un soupir. – Ah...

*Entre Georgette.*

GEORGETTE. – Ah, Marceline, au secours, à moi, à moi, le pauvre !

*Entrent l'abbé Ratrac et Gobinel, essoufflés, à la suite immédiate de Georgette.*

L'ABBÉ RATRAC. – La voilà ! La voilà ! À l'attaque !

D<sup>r</sup> GOBINEL. – Ah !

*Gobinel applique les électrodes à Georgette et lui envoie le courant. Georgette tombe évanouie. Le silence se fait. Gobinel et Ratrac découvrent la valise pleine d'or. Entre Albertine, suivie d'Octave.*

ALBERTINE, à la cantonade. – À table !

GEORGETTE, au sol, toujours évanouie, agitée d'un soubresaut. – Bzzz...

CHARLES, glacial. – Ta ta ta, ta ta ta.



## ÉPILOGUE

*Salle à manger, éclairée à la bougie suite à la dernière coupure. Une grande table. Au milieu de la table, disparaissant derrière une montagne de plats et de reliefs, trône Joséphine. De part et d'autre de celle-ci, assis devant des assiettes vidées et des verres plus ou moins pleins, Marceline, Charles, qui porte toujours la barboteuse et la robe de chambre, Gobinel, l'abbé Ratrac, Célestin, Séraphin, Georgette, Paulette, M<sup>me</sup> Titi et Octave — rasé de frais. Ceux-là font des têtes d'enterrement, à l'exception de Paulette qui est guillerette et passablement pompette, d'Octave à qui son rasage récent a rendu son assurance et de Georgette récemment électrifiée et agitée de soubresauts intermittents. En bonne place, la valise autour de laquelle a été noué un gros nœud rose. Jeanne et Flipote, au service, attendent debout en retrait, vacillant sur leurs jambes. Albertine se tient derrière Joséphine, une bouteille à la main. Dans le lointain, des explosions d'obus. Joséphine termine son repas bruyamment.*

**JOSÉPHINE**, levant son verre vide. — Ah... (*Albertine emplit le verre. Joséphine boit.*) Burp. (*Albertine emplit le verre. Joséphine boit.*) Burp. (*Albertine emplit le verre.*) Eh bien, vous n'êtes pas bavards. Ça fait plaisir. On sent l'amour.

**CHARLES**. — Maman...

JOSÉPHINE. – Tais-toi. Ingrat. Et enlève-moi cette espèce de chiffon répugnant que tu as sur la tête. Quelle honte! (*Charles retire son bonnet de bébé.*) Même pas fichu de venir habillé correctement à l'anniversaire de ta mère qui s'est déchiré les entrailles de haut en bas pour te mettre au monde.

PAULETTE. – Ah, ça, pour sûr, nom de Dieu, qu'est-ce qu'on dérouille quand on met bas! (*Voulant montrer ses cicatrices sur le ventre.*) Tiens, tenez, regardez, moi, ce qu'il laissé sur le bidou, mon gros lardon... (*Coup de coude de M<sup>me</sup> Titi.*) Aïe!

JOSÉPHINE. – Et dire que c'est peut-être mon dernier anniversaire...

MARCELINE. – Oh, belle-maman, ne dites pas des choses pareilles, je vous en prie!

JOSÉPHINE. – Taisez-vous. Je le sais, je le sens, dans ma chair, là — burp! (*Joséphine vide son verre.*) Combien de temps me reste-t-il, hein? Dix ans? Quinze ans? Vingt ans tout au plus.

L'ABBÉ RATRAC. – Allons, M<sup>me</sup> Parnaud-Lagadère, le Seigneur ne saurait vous rappeler si tôt à lui.

JOSÉPHINE. – Ah, vous, gardez vos sermons pour le chœur des pleurnichardes. Il n'y a rien de plus pénible qu'un homme en jupe qui essaie de vous consoler de l'irréparable déchéance où vous jettent l'ingratitude et la médiocrité de ceux qu'on a passé sa vie à chérir, à choyer, à dorloter — et tout ça pourquoi? Hein, pourquoi? Je vous le demande. Ah... Non. Non, non, non, non. Je vais mourir seule, seule et abandonnée, comme un vieux chien. (*À Charles.*) Tiens, comme celui que tu traînais toujours derrière toi quand tu étais enfant, Charles. Tu te souviens? Il a fallu noyer dans la rivière. Il se débattait et il se débattait! Ouaf, ouaf, ouaf.

Glou, glou, glou. Et toi, toi, tu pleurais, tu pleurais comme une vraie fontaine, tu n'arrêtais pas de pleurer ! Je n'en pouvais plus. Je croyais que ça t'endurcirait, mais non, penses-tu ! Tout ce que tu as réussi à faire, c'est manquer de te noyer en même temps que lui. Ce n'est pourtant pas bien compliqué de tenir la tête d'un chien sous l'eau. Comment s'appelait-il déjà, ce cabot ? Tu l'aimais tellement... Rex ? Ralfie ? Médor ?

CHARLES. – Fifi.

JOSÉPHINE. – Pouah ! (*À Gobinel.*) Tout ça, c'est à cause vous.

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Mais enfin, madame, je...

JOSÉPHINE. – Taisez-vous. Empoisonneur. Charlatan. Je vais mourir et ce sera de votre faute. Affamer une femme de mon âge. Espèce d'assassin.

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Mais, madame, je proteste, je...

JOSÉPHINE. – Oui, oui, c'est ça, protestez, mais ne protestez pas trop fort, parce que je sais encore ce que je dis ! J'ai toute ma tête malgré vos potions et la faim qui m'affaiblit dangereusement. Tss tss, chut. Et j'ai bonne mémoire. Très bonne mémoire. Vous seriez avisé de ne pas me contredire si vous ne voulez pas que je vous rappelle publiquement les sommes colossales que vous m'avez extorquées à coups d'aiguille à tricoter sur les bonniches de cette maison (*– montrant Charles –*) à cause des frasques de cette andouille cynophile.

MARCELINE. – Belle-maman, je...

JOSÉPHINE, *à Marceline.* – Ah, vous, non, hein ! Je ne suis pas d'humeur à écouter vos jérémiades ! Pas d'humeur, pas d'humeur du tout. Mais alors !

*Joséphine vide son verre et le tend pour qu'Albertine le lui remplisse.*

SÉRAPHIN, à *Joséphine*. – Si j'osais, chère madame...

JOSÉPHINE. – Hum, c'est ça, osez. C'est encore à ça qu'on vous reconnaît le mieux.

SÉRAPHIN. – Merci. Eh bien, il me semble que votre humeur s'est quelque peu assombrie depuis cette après-midi. Vous montriez les meilleures dispositions, et puis... Auriez-vous eu vent de... De quelque fâcheuse nouvelle? Je ne sais pas... Peut-être ces bombardements qui s'intensifient et se rapprochent...

JOSÉPHINE. – Pff! C'est bien de ça qu'il s'agit, tiens, les bombardements! Je me soucie comme d'une guigne de ces bombardements, M. Boucougue.

SÉRAPHIN. – Euh, Bouckenoghe. C'est d'origine flamande. En effet, mon grand-père en était natif de...

JOSÉPHINE. – Non. Non, non, ce qui m'assombrit, ce qui m'assombrit, comme vous dites, c'est Clémenceau.

MARCELINE. – Mon Dieu! Clémenceau serait-il en mauvaise santé?

JOSÉPHINE. – Ah, si seulement! On lui enverrait Gobinel et on serait débarrassé.

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Ah mais, enfin, je, écoutez...

JOSÉPHINE, à *Marceline*. – Non, il va bien, rassurez-vous, ça, il va bien. Je l'ai eu tantôt au téléphone. Figurez-vous que ce vieil imbécile était tout réjoui de m'annoncer... Ah! Rien que d'y penser, tiens! À boire.



*Albertine remplit le verre de Joséphine.*

MARCELINE. – De vous annoncer quoi, belle-maman ?

JOSÉPHINE. – Humpf!... La fin de la guerre.

L'ABBÉ RATRAC. – Comment ?

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Hein ?

CÉLESTIN. – Quoi ?

SÉRAPHIN. – Saperlipopette !

OCTAVE. – Non ?

M<sup>ME</sup> TITI. – Nom d'une pipe !

PAULETTE. – Ah ben crotte alors !

CHARLES. – Ah...

GEORGETTE. – Bzzz.

MARCELINE. – Mais c'est une merveilleuse nouvelle ! (*Aux veuves.*) Vous entendez, mes amies ?

JOSÉPHINE. – Une merveilleuse nouvelle ! Non, mais écoutez-moi cette interminable nigaude ! Vous savez quel manque à gagner ça représente, cette petite plaisanterie ? La paix, c'est la ruine. Sur la paille, tiens, voilà où on va se retrouver !

L'ABBÉ RATRAC, *à Marceline.* – Je suis obligé de souscrire à l'avis de votre belle-mère, chère madame. Même si, quant à moi, j'évoquerais davantage la ruine morale que la ruine pécuniaire.

D<sup>R</sup> GOBINEL, *prenant la tablée à témoin.* – Et pour la recherche ? Cela marquerait un coup d'arrêt terrible ! Vous rendez-vous compte ?

GEORGETTE, *étincelante, tombant sur Marceline qui la redresse.* – Bzzz...

D<sup>R</sup> GOBINEL, *à Joséphine.* – Madame, je vous supplie de considérer au plus vite la question cruciale du financement du Stérilix. Je suis convaincu que cette invention, si elle bénéficie de votre appui, ne peut que susciter le plus vif intérêt du gouvernement.

PAULETTE, *à part à M<sup>me</sup> Titi.* – Le Stérilix, c'est pas cette pomme qu'on se tartine sur le frifri pour liquider les morpions ? (*Coup de fourchette de M<sup>me</sup> Titi.*) Aïe !

D<sup>R</sup> GOBINEL, *à Joséphine.* – La France est en train de perdre son rang. L'Angleterre nous devance. L'Amérique se gave de notre or. La dégénérescence est partout ! Grâce au Stérilix, et aux armées de Nègres soigneusement sélectionnés — et des Bretons aussi — et des ouvriers, bien propres et durs à la tâche —, nous pourrions devenir... les... les maîtres du monde ! Ha ha ha ! Et vous, M<sup>me</sup> Lagadère, vous seriez l'impératrice de ce monde nouveau !

JOSÉPHINE. – Mais qu'est-ce que vous racontez, triple buse ? Nous sommes déjà les maîtres du monde. (*À Albertine.*) Paraf-fine !

ALBERTINE, *servant du vin à Joséphine, mécaniquement, d'une voix atone.* – Albertine, madame.

L'ABBÉ RATRAC. – Leur redressement spirituel au cours des quatre dernières années est sans précédent dans les annales de notre église. (*À Joséphine.*) Et à ce propos, M<sup>me</sup> Lagadère, je me permets de profiter de l'occasion qui m'est donné pour...

JOSÉPHINE. – Quoi encore ? Votre chapelle à roulette. C'est ça ?  
Des sous pour votre chapelle à roulette ?

L'ABBÉ RATRAC. – Blindée. Une chapelle blindée. Triple épaisseur d'acier coulé boulonnée sur des profilés. Juchée sur des chenilles, elle peut aller partout, atteindre toutes les tranchées.

JOSÉPHINE. – Il n'y a plus de tranchées, c'est fini. Demain, on démonte. Je suis à l'article de la mort et il se trouve encore des vautours pour essayer de me dépouiller. Des vautours, une espèce de lampadaire (*Georgette* : « Bzzz. »), (*– montrant Charles –*) un clown, (*– montrant Séraphin et Célestin –*) deux guignols, (*– montrant Oclave –*) une créature et (*– montrant M<sup>me</sup> Titi, Paulette et Marceline –*) je ne sais trop quoi encore. Ah, j'étouffe là, (*– montrant son estomac –*) là, là, ici, là. Pas de chevreuil. Affameur. Assassin.

PAULETTE. – Oh bé hein dites donc, M<sup>me</sup> Jojo, faut pas se laisser aller comme ça. Hein ? Des guerres, il y en aura d'autres. Plein. (*M<sup>me</sup> Titi lui donne un coup de coude. À M<sup>me</sup> Titi.*) Aïe ! Oh ben quoi, c'est vrai, non ! Puis ça suffit, maintenant, j'en ai marre. (*Se levant. À Joséphine.*) Non, non, moi je dis, il ne faut pas se laisser abattre. Regardez le gros cadeau qu'on vous a apporté. Puis y a encore un gâteau ! Aux fraises, à ce qu'on m'a dit. En vérité, moi, je vais vous dire, je passe une soirée fan-tas-tique ! Ça faisait un bail que je m'étais pas amusée comme ça ! Et puis la graille, dites, hein, merci, quel festin ! (*Aux autres.*) C'est pas vrai, vous autres ? (*À Joséphine.*) Tenez, regardez ! (*Paulette se débraille assez pour qu'on voie la peau de son ventre.*) C'est pas bien tendu, ça ? Si, si, touchez, touchez ! Non, pas là — là, c'est parce que c'est par là que j'ai eu un marmot gros comme un moine —, mais là, tenez,

regardez, hein ? N'est-ce pas ? Non, moi, je vous le dis, ça fait drôlement plaisir ! Alors, à la vôtre ! À vos cent ans !

SÉRAPHIN, CÉLESTIN, M<sup>ME</sup> TITI, MARCELINE, OCTAVE,  
L'ABBÉ RATRAC, D<sup>R</sup> GOBINEL. – Cent ans !

GEORGETTE. – Bzzz.

JOSÉPHINE, à Paulette. – Heureusement que vous êtes là, vous. Vous êtes gaie, au moins. Tenez, vous me rappelez ma première année de veuvage, la bataille de Sedan, les hôpitaux de campagne, la boue, les chevaux couverts de sang... Ah, les hommes à l'époque, c'étaient des hommes, ça vous dansait la gavotte sur une jambe de bois, et comme il faut ! La galanterie, ça voulait dire quelque chose. (*Désignant Célestin, Charles et Séraphin du menton.*) Rien de commun avec ces... Pouah ! Qu'importe ? Laissons cela, aujourd'hui c'est la fête. (*À Albertine.*) Mazarine !

ALBERTINE, d'une voix atone, remplissant le verre de Joséphine, puis ceux des autres convives. – Albertine, Madame.

JOSÉPHINE, à Paulette. – Trinquons. (*Aux autres.*) Vous aussi !

*Tous trinquent, sauf Georgette.*

GEORGETTE. – Bzzz.

*Paulette vide son verre, s'assoit et se relève.*

PAULETTE. – Mais là où que je suis pas entièrement d'accord avec vous quand même, M<sup>me</sup> Jojo, sauf votre respect, c'est sur les hommes ! Taratata, non, non, non, non ! Il y en a des bons.

M<sup>ME</sup> TITI, à part, menaçante, à Paulette. – Paulette !

PAULETTE, à M<sup>me</sup> Titi. – Si, si, maman — mèm-euh — je t'assure ! Peut-être moins qu'avant, ça, je dis pas, mais y en a. (*À*

*Joséphine.*) Tiens, tenez, pour commencer, y a le mari que je suis la veuve. (*Un petit temps.*) Gaspard. (*Un petit temps.*) Ah, cette grenade, nom de Dieu, vraiment pas de veine, vraiment pas de veine... À Gaspard.

**GEORGETTE.** – Bzzz.

*Paulette écrase une larme, vide son verre qu'Albertine remplit diligemment aussitôt. Paulette le vide à moitié.*

**M<sup>ME</sup> TITI,** à part, menaçante, à Paulette. – Paulette !

**PAULETTE.** – Pour vous dire la chose en un mot, avant de partir, Gaspard, il m'a dit comme ça : « M'attends pas, mon petit lardon, faut pas gâcher la marchandise. Prends du bon temps à ma santé. Et si j'y passe, deuil express, hein ? T'esquinte pas les rognons à pisser par les yeux. » (*À l'abbé Ratrac.*) C'est-il pas de la bonne philosophie, ça, bien chrétienne ? (*À Marceline.*) Sans vouloir vous vexer, hein, M<sup>me</sup> Parnaud ? C'est une autre méthode. (*À Georgette.*) Vous devriez réfléchir à ça, ma pauvre Georgette, ça vous ferait le plus grand bien : faut garder du chagrin pour après. Ça vous laisse souffler un peu entre deux malheurs. Parce qu'aujourd'hui, ça va vite, les malheurs ! Mariée-veuve, mariée-veuve, remariée-reveuve, pfou, ça défile ! Que même les hommes, ils sont veuves ! (*À Octave.*) Je dis pas de blagues. Hein, pas vrai, Octavion ?

**OCTAVE,** s'étouffant dans son verre. – Ahem.

**GEORGETTE.** – Bzzz — le pauvre !...

**PAULETTE.** – Ah, il est timide, il est timide. (*À Octave.*) Faut pas avoir honte, mon lapin. Comme si que M. Parnaud-Lagadère, il

avait honte, lui, et pourtant, je vous dis pas. (*À Charles.*) Hein, mon Bibounet ?

CHARLES, *s'étouffant dans son verre.* – Ahem.

PAULETTE, *à Octave.* – Puis surtout, faut pas être triste. Moi, je dis, il faut pas être triste. Comme dit M<sup>me</sup> Marceline, l'est au paradis avec les anges, votre Jacquot. À Jacquot !

*Paulette trinque à Jacquot. M<sup>me</sup> Titi force Paulette à s'asseoir. Paulette se relève et interrompt Marceline qui s'apprêtait à prendre la parole.*

PAULETTE. – Ah, et puis M<sup>me</sup> Jojo, faut pas être trop dure avec votre grand garçon. Votre Charlot, il a ses défauts, c'est entendu — qui c'est qui n'en a pas ? —, mais il a ses bons côtés. Un cœur en or. (*Toux autour de la table. Aux tousseurs.*) Mais pour de vrai, qu'il a un cœur en or ! Je suis témoin. (*À Joséphine, comme en confidence.*) Tenez, si vous voulez tout savoir, ce petit coquinou vous a préparé un gentil spectacle avec ses amis, rien que pour vous, pour votre anniversaire. Son drôle de chapeau, c'est pour ça ! (*Sur l'air de « Bambino ».*) Ta ta ta, ta ta ta ! M. Séraphin !

SÉRAPHIN, *timidement, essayant d'entraîner les autres.* – Ta ta ta, ta ta ta...

JOSÉPHINE, *glaciale, à Charles.* – Je brûle d'impatience de voir ça. (*À Paulette.*) Merci, Paulette, vous êtes charmante. Asseyez-vous. (*À Flipote et Jeanne.*) Flipote ! Jeanne ! Mon gâteau !

*Flipote et Jeanne amènent le gâteau sur la table. Pendant qu'Albertine découpe des parts et sert les convives, à commencer par Joséphine, la table est plongée dans l'obscurité et, à l'avant-scène, Jeanne et Flipote se retrouvent seules, en*

*pleine lumière, portant chacune un petit verre vide. Albertine quitte la scène avec la bouteille vide.*

JEANNE. – Bon, eh bien voilà.

FLIPOTE. – Oui. Voilà, voilà.

JEANNE. – Tu es prête ?

FLIPOTE. – Oui. Et toi, tu es prête ?

JEANNE. – Oui.

FLIPOTE. – Bon, alors, qu'est-ce qu'on attend ?

JEANNE. – Oui. Allons-y.

*Flipote sort de son tablier la fiole de liqueur d'amande — qu'elle croit donc être la fiole de cyanure — et emplit les petits verres. Elle remet la fiole dans son tablier. Elle et Jeanne donnent un coup de narine sur leur verre et font la grimace.*

FLIPOTE. – Voilà.

JEANNE. – Voilà.

FLIPOTE. – Bon, ben, on y va ?

JEANNE. – Oui, on y va. (*Un temps.*) Attends! (*Un temps.*) Il faut... Tu veux pas dire un mot ?

FLIPOTE. – Euh... Pff... Quoi ? Mort aux Boches ?

*Un temps.*

JEANNE. – Moi, j'aimerais bien dire un mot avant de... (*Un temps.*) Attends... Y a eu des gens gentils tout de même. (*Un temps. Elle lève son verre.*) À la charcutière de la Herse qui me rajoutait toujours un bout de saucisson à l'ail dans mon cabas. (*Un temps.*) À Ernest, qui manque jamais de faire valser Manon

la boîteuse au bal. (*Un temps.*) À Tintin, toujours un coup de main, toujours un mot aimable. (*Un temps.*) À toi. À toi, ma Flipote. À toi.

*Elles trinquent, s'étreignent et avalent le faux poison d'un trait.*

FLIPOTE. – Pouah, c'est trop sucré!

*Un temps.*

JEANNE. – Tu sens quelque chose?

FLIPOTE. – Non. Faut le temps que ça fasse effet.

JEANNE. – Adieu, ma Flipote.

FLIPOTE. – Adieu, ma Jeanne. À tout à l'heure.

JEANNE. – Tu crois?

FLIPOTE. – On verra bien.

*Elles s'étreignent encore rapidement, puis vont s'asseoir au fond de la scène et se mettent à ronfler. La lumière revient sur la table. Les convives ont tous dans leur assiette une énorme part de gâteau aux fraises, mais hormis Joséphine, personne ne montre le moindre appétit.*

JOSÉPHINE, *reniflant sa part de gâteau.* – Elles ont encore eu la main lourde sur la liqueur d'amande! On ne peut plus faire confiance à personne.

PAULETTE. – On pourrait peut-être ouvrir votre petit cadeau...

CHARLES, MARCELINE, CÉLESTIN, SÉRAPHIN & M<sup>ME</sup> TITI. – Non!

*Un temps. Joséphine les regarde les uns après les autres.*



JOSÉPHINE. – (*À Paulette.*) Non. Le cadeau après le gâteau. (*À la cantonade.*) Mangez! C'est mon anniversaire. (*Joséphine attend que chacun ait pris une cuillerée de gâteau et s'apprête à la mettre en bouche.*) Et puis toi, Charles, je suis curieuse de voir cette surprise que tu as préparée avec tes amis. (*Tout le monde se fige, cuillère pleine en main, bouche vide grande ouverte.*) La dernière fois que je t'ai vu faire un spectacle, c'était chez les bons pères. Tu avais sept ans. Tu as tellement bafouillé en faisant ton compliment qu'il a fallu te fouetter publiquement pour t'apprendre à ne pas te moquer du monde. Mangez! (*Tous portent le gâteau à leur bouche, sauf Octave à qui Albertine fait un signe. Marceline aide Georgette à avaler une bouchée. Cependant Joséphine chantonne « Joyeux anniversaire ».*) Allez, mon petit, fais-moi ton compliment.

CHARLES, *la bouche pleine.* – Maman, non, je t'en prie!

MARCELINE. – Belle-maman, je...

*Joséphine les fusille du regard et enfourne sa bouchée de gâteau.*

PAULETTE. – Allez, mon Bibounet, la fête! Pour ta Mimounette! Hein, M. Séraphin? (*Sur l'air de « Bambino ».*) Ta ta ta, ta ta ta!

SÉRAPHIN, *sans conviction.* – Ta ta ta, ta ta ta, ta...

*Un temps.*

CHARLES, *à Joséphine.* – Tu l'auras voulu. (*Il se lève avec dignité et dénoue la ceinture de sa robe de chambre. À Séraphin.*) Toi aussi. (*Séraphin se lève. À Célestin.*) Et toi.

CÉLESTIN. – Moi?

*Un temps. Célestin se lève. Un temps.*

CHARLES. – Trois, quatre ! (*Charles jette sa robe de chambre par terre. Sur l'air de « Bambino ».*) Ta ta ta ta ta ta ta !

SÉRAPHIN ET CÉLESTIN. – Ta ta ta ! Ta ta ta !

CHARLES. – Ta ta ta ta ta ta ta !

SÉRAPHIN ET CÉLESTIN. – Ta ta ta ! Ta ta ta !

*Charles danse comme un toréro en toisant alternativement sa mère et sa femme. Des bombes explosent dans le lointain.*

PAULETTE, *applaudissant en rythme.* – Bibounet !

*Paulette se lève et se joint au trio, entraîne M<sup>me</sup> Titi.*

M<sup>ME</sup> TITI. – Oh, et puis flûte ! (*Elle se lève.*) Ta ta ta, ta ta ta !

*M<sup>me</sup> Titi entraîne Marceline, qui entraîne Georgette. Joséphine regarde le tableau bouche bée. Charles fait mine de toréer Joséphine.*

JOSÉPHINE, *regardant sa part de gâteau, soudain, portant une main à sa gorge.* – Argh !

*Joséphine s'effondre, morte. La danse s'interrompt.*

MARCELINE, *se précipitant sur Joséphine.* – Belle-maman !

CHARLES, *se penchant sur Joséphine.* – Maman ?

MARCELINE. – Elle est morte !

CHARLES, *n'osant croire à son bonheur.* – Non ? Victoire !

MARCELINE, *à Charles.* – C'est ta faute, assassin ! Tu le paieras, je te le... Argh !

*Marceline s'effondre, morte.*

CHARLES, *se penchant incrédule sur sa femme et constatant sa mort.* – Alléluia ! Alléluia ! (*À Célestin et Séraphin.*) Délivré, mes amis, je suis déli... Argh !

*Charles meurt à son tour.*

PAULETTE. – Bibounet ? Oh bah crotte alors ! On s’amuse si bien ! Pourquoi que vous dormez ? Bibounet ! Argh !

*Paulette meurt. Célestin et Séraphin regardent les corps, se regardent, regardent M<sup>me</sup> Titi. M<sup>me</sup> Titi regarde les corps puis regarde Célestin et Séraphin. Un temps. Tous les trois se précipitent ensemble vers la valise.*

M<sup>ME</sup> TITI, SÉRAPHIN ET CÉLESTIN, *en touchant la valise.* – Argh !

*Ils meurent tous les trois.*

D<sup>R</sup> GOBINEL, *sentant le gâteau aux fraises.* – J’ai comme l’impression que ce gâteau n’est pas... tout à fait...

L’ABBÉ RATRAC. – Vous dites ? Ce gâteau ?

D<sup>R</sup> GOBINEL. – Argh.

L’ABBÉ RATRAC. – Hein ? Comment ? Argh.

GEORGETTE. – Bzzz, les pauvres !... Argh !

*L’abbé Ratrac, le D<sup>r</sup> Gobinel et Georgette meurent. Un temps silencieux. Ronflements de Jeanne et Flipote. Octave se lève.*

OCTAVE, *se dirigeant vers la valise.* – Nom de Dieu de nom de Dieu de nom de Dieu...

*Octave va pour soulever la valise. Albertine entre.*

ALBERTINE. – Tss tss.

OCTAVE, *lâchant la valise*. – Ah, ouf, c'est toi ! Je me demandais où tu étais passée. Qu'est-ce que c'est que ce bazar ? Albertine, qu'est-ce qui se passe ? Albertine ?

ALBERTINE. – Pff ! Quel chantier ! (*À Octave.*) Débarrasse-toi de ces nippes. (*Montrant Célestin.*) Prends-lui les siennes. Habille-toi. N'oublie pas son passeport. Nous partons.

OCTAVE. – Mais je viens tout juste de me raser les mains. Je...

ALBERTINE, *pendant qu'Octave s'habille*. – Fais ce que je te dis. (*Pour elle-même.*) Qui est-ce qui va ranger tout ça encore ? Albertine ! Pff ! Basta ! Ah, non mais vraiment, hein ! Y en a marre ! On n'est pas des chiens. Albertine par ci, Albertine par là ! Albertine ! C'est quand même pas si dur à se rappeler. Même mon père, il se souvenait. Et la bouteille, pourtant, lui, je peux vous dire... Mais qu'est-ce que vous avez tous, là, à vous entretuer, à vous taper dessus, à vous faire des niches et tout juste après des crocs-en-jambes ? Comme si on n'était déjà pas assez malheureux comme ça avec les poux, la gale, la syphilis et que sais-je encore ? les chutes de cheval, les ouragans... Non mais regardez-moi ce gâchis ! Y en a plus un seul debout. Ou alors quand ils sont debout, c'est sur des béquilles ou la figure peinte. Et puis non, c'est pas vrai qu'on danse la gavotte sur une jambe de bois. On trébuche, c'est tout ce qu'on fait. Moi, je vais vous dire, j'en ai gardé un, un bonhomme. Un vrai, en bon état. Et je l'ai bien caché. Pas question qu'on me le pique. Oui, c'est un déserteur, oui. Un qui sait ce qu'il a déserté : vos bombinettes, vos mitrailleuses, vos barbelés, vos mains grasses, vos grandes gueules. Je ne lui demande pas grand chose, moi, à mon

bonhomme, et surtout pas d'aller se faire trouer la peau. Non. Je veux juste qu'il s'occupe bien de moi, qu'il me fasse bien l'amour. C'est pas trop demander, si? C'est la moindre des choses. Et ça n'a rien à voir avec les baïonnettes ou le courage ou l'honneur ou n'importe laquelle de ces fariboles sanglantes qui vous servent à remplir des cimetières de Dunkerque à Tamanrasset. Vous n'avez même pas les tripes d'y mettre les mains vous-mêmes. Vous me dégoûtez, tiens. Infirmière... Je te jure! Je m'étais dit : « Les hôpitaux de campagne, j'en peux plus — vas soigner des vieux, ça te changera, c'est doux, c'est calme. » Tu parles! Regardez-moi, ça! Vous ne mangez même pas proprement. Vous vivez comme des porcs. Vous pensez comme des porcs. Vous crevez comme des porcs. Pff! Ça fait honte. Oui, c'est ça, dans le fond ça fait honte. Moi, j'ai honte. J'ai honte pour vous. J'ai honte pour moi. Quand on me fiche la main au cul comme si mon cul était un bout de bidoche, ça me fait honte. Quand on envoie des gars crever par paquets de mille dans des patelins perdus, ça me fait honte. Quand on fait métier de faire entrer des morceaux de fer dans des monceaux de chair, ça me fait honte. L'Alsace et la Lorraine, pfuit! Se faire démolir le portrait pour des cigognes, non mais ho, vous m'avez bien vue? Qu'est-ce que ça peut vous faire qu'ils parlent Allemand? Ou Turc? Ou Breton? Franchement?... Et puis c'est beau, l'Allemand, en plus. « Es war ein König in Thule... Gar treu bis an das Grab... » Enfin, c'est beau, encore pour un temps. Ils finiront par la démolir, leur langue, tout comme vous, quand vous mêlez l'amour à la Patrie et les enfants au sacrifice. (*Un temps.*) Et puis vous êtes tellement rapiats!... Ah, et puis merde!... Comment il disait, l'autre? « Mes gages, mes gages... »? (*Empoignant la valise.*) Tiens, ça, ça fera l'affaire.

OCTAVE, *à propos de la valise.* – Attends, c'est lourd, je vais t'aider.

ALBERTINE. – Pas touche. Allez, viens.

*Exeunt. Flipote et Jeanne ronflent.*

NOIR.



